



Affaires étrangères et
Commerce international Canada

Foreign Affairs and
International Trade Canada

Canada

NOTRE MONDE

Magazine des employés du MAECI
N° 13 - Printemps 2011



La diversité

Notre atout

travail ■ traditions ■ passions



À PROPOS DE *Notre Monde*

Notre Monde est le magazine des employés d'Affaires étrangères et Commerce international Canada (MAECI). Rédigé par et pour notre personnel, il est publié quatre fois l'an par la Direction des communications sur la politique étrangère et des communications ministérielles (BCF).

RÉDACTEURS EN CHEF PAR INTÉRIM

Eric Nicholas
Charles Enman

INFOGRAPHISTES

Michel Pixel
Geneviève Houle

COMITÉ DE RÉDACTION

Latifa Belmahdi (BCF)
Debora Brown (BCD)
Brian Foreman (GLEE)
Francois Jubinville (CEP)
André-Marc Lanteigne (CSM)
Campbell Morrison (CMC)
Hani Nasser (WSHDC)
Ian Shaw (BCF)
Mebs Velji (GEMX)

CEUX ET CELLES QUI ONT CONTRIBUÉ À CETTE ÉDITION

Anna McAlear (BCF)
Archana Mirajkar (DELHI – PA)
Campbell Morrison (CMC)
Marina Wilson (BCF)

Consultez *Notre Monde en ligne* dans l'intranet du MAECI. Vous y trouverez d'autres informations, des faits nouveaux et récents, des articles vedettes et des directives sur la façon de proposer des articles pour le magazine. Nous vous invitons à nous soumettre vos suggestions, articles, photos et commentaires par courriel, à

ourworld-notremonde@international.gc.ca.

NOTRE PAGE COUVERTURE

Représentation abstraite d'un groupe diversifié de personnes qui se rassemblent pour atteindre des buts communs.

CETTE PAGE

Une rangée de paniers utilisés par les marchands de fruits et légumes dans le marché By. *photo* : Michel Pixel

ISSN 1920-1605 *Our World / Notre Monde*



MIXTE
Papier issu de
sources responsables
FSC® C003594

Dans ce numéro

- 3 Entre nous : Ériger des ponts plutôt que des murs
- 4 De partout dans le monde
- 6 De partout au Canada
- 8 Perpétuer nos traditions
- 10 La carte autochtone :
un scénario gagnant pour le Canada
- 11 Tous les chemins mènent à la carrière
- 12 Passer le flambeau
- 14 La diversité en action
- 16 Spécialités méconnues
- 18 Trouver sa source d'inspiration
- 20 La vie après le travail : Faire une course avec le dragon
- 21 À la rencontre de nos voisins :
rencontres canadiennes dans le marché By
- 22 Mission vedette : New Delhi
- 24 Voyages : Brésil – Cinq endroits à ne pas manquer

Notre Monde en ligne

Consultez les articles
en ligne de *Notre Monde*

Our World
CAT EA 076 EXP
V.
no. 13
Spr 2011
Copy 1

Ériger des ponts plutôt que des murs

Dans cette édition de *Notre Monde*, nous traitons de la vitalité de nos employés en utilisant le kaléidoscope de la diversité. Originaires des quatre coins de la planète et des régions éloignées du Canada, les employés du MAECI présentent une mosaïque d'expériences, de compétences et de connaissances exceptionnelles. Ainsi, notre organisation constitue un exemple remarquable de l'avantage qu'offre la *diversité* au Canada.



photo : Charles Enman/MAECI

Denis Kingsley, champion du multiculturalisme au MAECI

En tant que ministre des Affaires étrangères, le MAECI doit représenter le visage contemporain du Canada dans le monde. Il ne fait aucun doute que le Canada est le pays le plus diversifié du monde, comptant plus de citoyens nés à l'étranger que tout autre pays, à l'exception de l'Australie. La mosaïque canadienne se compose de plus de 200 groupes ethniques différents, et les peuples autochtones parlent à eux seuls plus de 50 langues. Les immigrants qui s'établissent au Canada proviennent, pour ainsi dire, de partout dans le monde. Dans tous les secteurs de l'activité humaine, que ce soit les arts, les sciences ou les lettres et sciences humaines, la contribution des Canadiens est importante. Et nous pourrions en dire autant de nos employés, des êtres talentueux et polyvalents.

Si la diversité peut être examinée sous de nombreux angles, il n'y a qu'une seule constante dans la société canadienne : l'inclusion. Les événements de notre histoire nationale nous ont appris la valeur de l'inclusion et dans ce numéro, les employés du MAECI montrent à quel point celle-ci enrichit et renforce notre organisation.

D'ailleurs, à titre de nouveau champion du multiculturalisme, je porte un intérêt marqué au présent numéro. D'origine canadienne française dont la famille est établie au Canada depuis de nombreuses générations, je suis touché par ces employés qui sont devenus citoyens canadiens, comme Zoulfia Chougapova, qui a quitté l'Asie centrale aux prises avec des conflits pour commencer une nouvelle vie au Canada. De même, Lynn Hartery, qui a laissé les côtes de Terre-Neuve-et-Labrador, et Laura Dalby, originaire de 100 Mile House, une municipalité située à l'intérieur des terres de la Colombie-Britannique, évoquent la richesse des différences régionales que présente l'effectif du MAECI. L'article intitulé « La carte autochtone » est un bon rappel de tout ce que nous avons fait pour veiller à ce que les membres des Premières nations soient non seulement intégrés à notre Ministère, mais aussi représentés au sein de la direction actuelle et future de notre organisation. Si vous êtes de ceux qui doutent des compétences artistiques de vos collègues, je vous invite à lire l'article « Trouver sa source d'inspiration » : vous y découvrirez de véritables artistes.

J'ai souvent réfléchi à la distinction entre *multiculturalisme* et *diversité*. Les différences culturelles sont certes un volet de la diversité, mais la diversité englobe également un large éventail de talents, d'origines, d'expériences de vie, de formations et de points de vue, parmi d'autres caractéristiques qui font l'unicité de chacun.

Au cours de ma carrière, je n'ai jamais cherché à réunir que des personnes qui partageaient ma propre opinion. Au contraire, j'ai constaté combien l'atteinte d'un consensus entre des groupes diversifiés représente une plus grande valeur.

Reconnaître l'intérêt de la diversité en paroles seulement ne nous permettra pas d'en tirer pleinement avantage. Si nous acceptons que des groupes soient marginalisés ou pensons seulement en fonction d'une « culture dominante », nous échouons. Nous devons ériger des ponts plutôt que des murs.

Ici au MAECI, je suis particulièrement fier du fait que le personnel soit sensible à la valeur de la diversité et à son apport important en vue d'améliorer le travail de premier plan que nous faisons.

Denis Kingsley
Sous-ministre adjoint, Secteur de la plateforme internationale

BIENVENUE À NOTRE NOUVELLE MINISTRE D'ÉTAT

Le MAECI est heureux d'accueillir Diane Ablonczy, ministre d'État des Affaires étrangères (Amériques et Affaires consulaires). La ministre d'État Ablonczy se joint aux ministres Cannon et Van Loan, ainsi qu'à une équipe dévouée qui travaille à améliorer la relation avec nos voisins et à faire des Amériques une partie du monde plus sûre, plus prospère et plus démocratique. La ministre d'État Ablonczy dirige également l'important travail consulaire en faveur des Canadiens qui voyagent à l'extérieur du pays.

La ministre d'État Ablonczy est titulaire de diplômes en éducation et en droit de l'Université de Calgary. Avant d'occuper ce poste, elle était ministre d'État (Aînés). Pour obtenir de plus amples renseignements sur la ministre d'État Ablonczy, veuillez consulter sa biographie dans les sites intranet et Internet du MAECI.



De partout dans le monde

Pour établir des liens entre le Canada et le reste du monde, le MAECI peut compter sur la richesse des compétences et de l'expérience de ses employés, notamment ceux qui sont nés à l'étranger. Voici l'histoire de quelques-uns d'entre eux.

Aujourd'hui, Zoulfia Chougaiпова est agente de programme à la Direction de la non-prolifération et du désarmement de la Direction générale du programme de partenariat mondial. Son emploi la satisfait grandement et elle se sent en sécurité. Or, il faut dire qu'au début des années 1990, Zoulfia et ses parents vivaient continuellement dans la peur.

Les Chougaiпова sont des tatars, c'est-à-dire qu'ils font partie d'un vieux groupe ethnique dont les représentants sont éparpillés un peu partout en Russie et dans les républiques de l'Asie centrale de l'ancienne Union soviétique. Au début des années 1990, la famille vivait à Douchanbe, la capitale du Tadjikistan, où Zoulfia a fréquenté l'école secondaire et commencé l'université. C'est à ce moment que la guerre civile a éclaté. Des coups de feu et des explosions retentissaient dans les rues, et certains de ses compagnons de classe ont perdu leurs parents.

« Le danger était constant pour les résidents de Douchanbe. Tout ce que nous souhaitions, c'était de nous sauver de la guerre civile et du conflit ethnique », se rappelle Zoulfia.

La famille s'est réfugiée à Samara, en Russie. Zoulfia y a terminé ses études universitaires et a travaillé à l'Institut pour une société ouverte de la Fondation Soros, qui faisait la promotion du développement de la société civile en Russie. En 1996, elle est arrivée au Canada et a terminé sa maîtrise en politique et en administration publique à l'Université Concordia. Après avoir obtenu son diplôme, elle a travaillé pour deux ministères et a fait de la recherche pour le gouverneur général dans le contexte des visites officielles, avant de se joindre au MAECI en 2008.

« Des portes s'ouvrent toujours pour moi, et mon parcours est intéressant au sein de la fonction publique du Canada. J'aime la richesse linguistique, culturelle et humaine du Canada. Je suis fière d'être canadienne. »

Arcade Kakunze, qui est gestionnaire du Service des renseignements, est originaire du Burundi, un pays d'Afrique centrale qui, comme son voisin le Rwanda, a été déchiré par des dissensions ethniques au milieu des années 1990. Arcade vivait alors à Washington, où son père était diplomate. Quand ce dernier a été rappelé au Burundi, il a décidé de ne pas y retourner, D.C., sachant que le contexte politique était dangereux pour les politiciens et les diplomates qui rentraient de l'étranger. La famille a immigré au

Canada et s'est installée à London, en Ontario, où le père d'Arcade est devenu enseignant au primaire.

Après avoir obtenu un diplôme en communications de l'Université d'Ottawa, Arcade a présenté sa candidature pour un poste d'agent au Service des renseignements, et il est devenu gestionnaire trois ans plus tard.

Arcade a visité le Burundi deux fois depuis son arrivée au Canada. Il y est retourné pour la première fois il y a 10 ans, puis il y est allé l'an dernier – sa famille était ravie de voir que son kirundi, la langue du pays, s'était grandement amélioré.

« Je n'ai pas oublié d'où je viens, et la relative stabilité du Burundi m'enchant, mais je me sens très canadien. Je parle anglais comme un Canadien, jusque dans les plus petits détails », dit Arcade en riant.

Estelle Chou est agente des politiques et des permis au sein de la direction responsable des systèmes de télédétection spatiale, laquelle délivre les permis relatifs aux satellites d'observation de la Terre. Elle en a fait du chemin depuis son enfance à Taïwan. Sa grand-mère était une personnalité connue – elle était membre du congrès du dernier gouvernement de Chiang Kai-shek en Chine. Elle s'est réfugiée à Taïwan un jour seulement avant que l'Armée populaire de libération ne fouille sa maison de Shanghai.

Estelle est arrivée à Toronto à 14 ans. Elle a eu du mal au départ, puisqu'elle ne parlait pas du tout l'anglais. Mais rapidement, elle a pris des cours d'anglais langue seconde – qu'elle a réussis haut la main, puis éventuellement elle s'est inscrite à l'Université de Toronto où elle a décroché une maîtrise en politique contemporaine chinoise, tout en travaillant pour le Service canadien du renseignement de sécurité. Elle travaille au MAECI depuis trois ans.

Depuis, Estelle a travaillé brièvement à l'ambassade du Canada à Beijing, où son excellente connaissance du mandarin et du cantonais s'est évidemment avérée précieuse.

« Le travail à la mission était intéressant. Mais c'est bien de vivre différentes expériences, et j'aime ce que je fais à la Direction au chapitre des systèmes de télédétection », affirme-t-elle.

Claudio Ramirez, un délégué commercial en poste au consulat du Canada à Miami, a quitté son pays d'origine, le Chili, lorsqu'il n'avait que trois ans, après la chute de Salvador Allende. « Un de mes oncles était une personnalité importante et le gouvernement l'a torturé. La répression ne cessait de prendre de l'ampleur et un jour, mon père a décidé que le temps était venu de partir », se rappelle Claudio.

À Montréal où il a grandi, Claudio se désolait à l'idée que ses seuls liens avec la culture de son pays d'origine étaient l'espagnol qu'il parlait à la maison et la cuisine chilienne de sa mère. Lorsqu'il s'est joint au MAECI à titre de délégué commercial en 2001, il a eu l'occasion de reprendre contact avec ses racines latino-américaines. Il a été appelé à travailler en Amérique latine et est président d'une association des délégués commerciaux d'origine latino-américaine de Miami.

Arcade Kakunze devant une œuvre d'art du Burundi

photo : Michel Pixel/MAECI



photo : Charles Enman/MAECI

Dans le cadre de son travail au MAECI, Yelena Fominykh offre aux voyageurs le même coup de main qu'elle et sa mère ont reçu du Canada il y a de cela plusieurs années.

« J'ai beaucoup de chance. Au Canada, ma famille a trouvé un havre de paix, et je peux maintenant donner quelque chose en retour. En plus, j'ai retrouvé mes racines. La boucle est bouclée. »

Deux jeunes employées du MAECI ont vécu les premières années de leur vie dans des pays voisins de l'Europe de l'Est, alors que la démocratie en était à ses premiers balbutiements suivant la chute du communisme.

Cristiana Nye, une des membres de l'équipe Expérience internationale Canada, est née en Roumanie. Sa mère, une ingénieure en sciences nucléaires, a épousé un expert-conseil canadien en construction qui travaillait à la même installation nucléaire qu'elle en Roumanie. À l'âge de huit ans, Cristiana a déménagé en Corée du Sud avec sa famille, où ses parents ont participé à un autre projet dans le domaine de l'énergie nucléaire.

Deux ans plus tard, la famille a déménagé au Canada, et Cristiana connaissait alors très peu de choses sur la vie en Amérique du Nord. « À l'école, je ne comprenais jamais les références à la culture populaire. En fait, je ne les comprends toujours pas », explique-t-elle. Elle a été surprise de voir que les élèves pouvaient s'habiller comme bon leur semblait. En fait, le style de vie était beaucoup plus libéral que celui auquel elle était habituée.

Moins de deux ans plus tard, la famille a encore eu à déménager pour le travail, cette fois en Chine.

Aujourd'hui, Cristiana s'estime chanceuse d'avoir été en contact avec des gens, des cultures et des coutumes de toutes sortes alors qu'elle grandissait. « Grâce à mes expériences, j'ai appris qu'il n'y a pas qu'une seule façon de voir le monde. Il y a toujours plus d'une solution à un problème, et nous devrions garder cela à l'esprit partout où nous allons. »

Dans le cadre de ses fonctions actuelles, Cristiana aide des jeunes canadiens et de l'étranger à enrichir leur expérience de vie en voyageant, en travaillant et en vivant ailleurs dans le monde.



photo : Alejandra Ramirez

Claudio Ramirez près d'une église à Cartagena, en Colombie

« C'est un travail très gratifiant. Je suis contente de faire partie d'une équipe qui aide chaque année près de 20 000 jeunes canadiens à se plonger dans une autre culture. »

Yelena Fominykh, une agente des renseignements aux voyageurs, est née en Moldavie. La vie était difficile après la dissolution de l'Union soviétique en 1991, mais elle se rappelle tendrement l'affection que sa famille élargie lui vouait. À 11 ans, elle a déménagé au Canada avec sa mère dans l'espoir d'y trouver une vie meilleure. « Tout ce que je savais, c'était que nous quittions des gens qui nous étaient chers pour déménager dans un pays qui nous réservait, je l'espérais, un nouveau départ prometteur. »

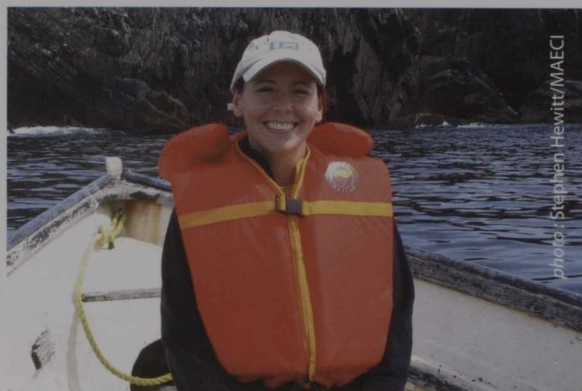
Yelena n'a pas été déçue. Pour elle, le Canada est un milieu accueillant où les nouveaux arrivants ont les mêmes possibilités d'avancement que le reste de la population.

Sa passion pour les voyages et les cultures l'a amenée à étudier en relations internationales et à travailler au MAECI.

Yelena contribue maintenant à veiller à ce que les voyageurs canadiens soient bien informés et sachent comment assurer leur sécurité à l'étranger. Sa mère et elle ont reçu de l'aide il y a bien des années déjà, et c'est à son tour d'en offrir. Pour elle, comme pour tant d'autres, la boucle est bouclée.

De partout au Canada

Par Campbell Morrison



Lynn Hartery, une chargée de dossier à Mexico, profite de la mer au large de l'île de Terre-Neuve.



Laura Dalby, déléguée commerciale pour l'Amérique centrale et Cuba, s'amuse avec son chien après une journée de travail.



Lauren MacLennan, une déléguée commerciale pour la SCM, a grandi dans le village cri de Peerless Lake, en Alberta.

Bien que son administration centrale soit située à Ottawa, notre ministère met à profit les points de vue uniques de ses employés venus de partout au Canada – des villages du Nunavut, des petites villes de Terre-Neuve-et-Labrador, du Nord de l'Alberta, de l'intérieur des terres de la Colombie-Britannique, et d'une foule d'autres endroits au pays.

Lauren MacLennan, qui est déléguée commerciale pour l'Australie, la Nouvelle-Zélande, le Vietnam et les îles du Pacifique, se souvient du village cri où elle a grandi, Peerless Lake, à 300 km au nord d'Edmonton, et du chariot tiré par des chevaux qui l'amenait à l'école. Enfant, elle a appris que la chasse à l'orignal et la pêche étaient essentielles à la survie, et que le bien-être de la collectivité reposait sur la coopération et le soutien de tous ses membres.

Par la suite, Lauren a vécu à Widewater, sur la rive du Petit lac des Esclaves, puis au sud, à Cochrane, et enfin à Calgary. « Mes racines sont dans l'Ouest et à la campagne, et j'en suis fière, affirme-t-elle. En tant qu'Albertaine, j'ai apprécié et compris très jeune l'esprit de l'Ouest, à savoir que l'on aide son voisin, que l'on vive de façon honnête et courageuse, que l'on respecte son environnement naturel, que l'on mette du cœur à l'ouvrage et que l'on se dévoue aux choses qui comptent – des principes que j'essaie d'appliquer au travail tous les jours. »

De la même façon, Laura Dalby, originaire de 100 Mile House, une petite ville perchée sur un plateau entre la côte et les Rocheuses de la Colombie-Britannique, estime que ses expériences de jeunesse l'ont bien préparée à son rôle de déléguée commerciale pour l'Amérique centrale et Cuba.

L'économie de 100 Mile House – nommée ainsi par des prospecteurs d'or en raison de sa distance de Lillooet, en C.-B. – repose sur l'élevage, les mines et la foresterie, qui constituent aussi des secteurs fondamentaux pour l'économie de plusieurs pays de l'Amérique centrale.

« Grandir près d'une mine permet de bien comprendre les grands avantages et les grands risques liés à l'extraction de minerai, et cette compréhension me sert dans mes dossiers », explique Laura.

Lynn Hartery, qui est chargée de dossier à l'ambassade du Canada au Mexique, vient de la côte Est. Elle est née à Portugal Cove South, un minuscule village de pêcheurs d'environ 200 habitants près de Mistaken Point, à deux heures de voiture au sud de St. John's, à Terre-Neuve-et-Labrador. « Dans le village où j'ai grandi, on y faisait de la pêche sur le littoral et il y avait un garage, une église, un quai et deux dépanneurs », se souvient-elle. La fin de la pêche à la morue a durement touché Portugal Cove South, dont la population a diminué de moitié.

« J'ai beaucoup de chance d'avoir grandi à cet endroit : l'air marin, les grands espaces, la présence de la famille et des amis et le sentiment de sécurité que cela apporte, les nombreux cousins avec lesquels jouer et le fait de pouvoir entrer chez les voisins sans frapper. »

La vie dans une ville de 20 millions d'habitants est peut-être bien différente de celle d'un hameau de Terre-Neuve-et-Labrador, mais Lynn a été heureuse de constater que le repas traditionnel de Noël au Mexique comprend la morue salée, une spécialité de sa province.

« Je suis fier de représenter mon pays et toujours heureuse de répondre à la question "D'où venez-vous?" Je peux ainsi décrire le petit coin de paradis que nous appelons Terre-Neuve-et-Labrador. »

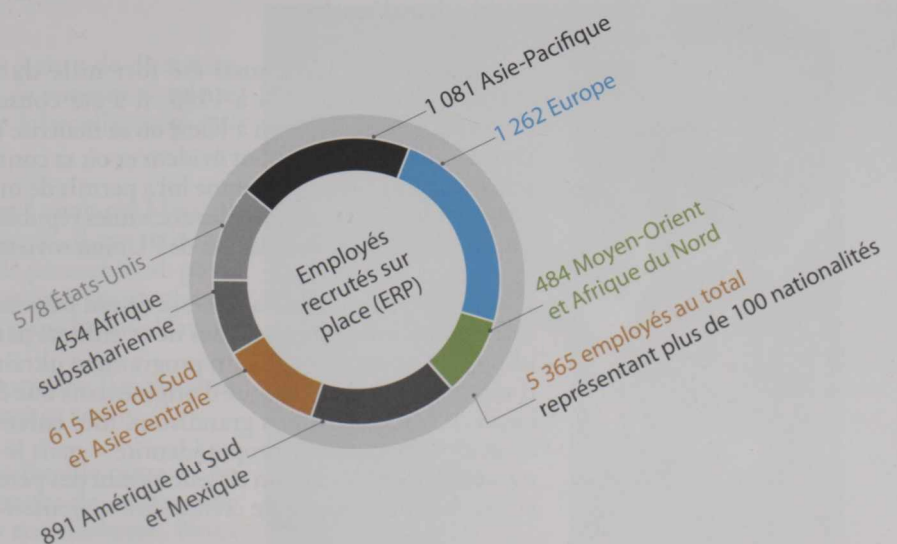
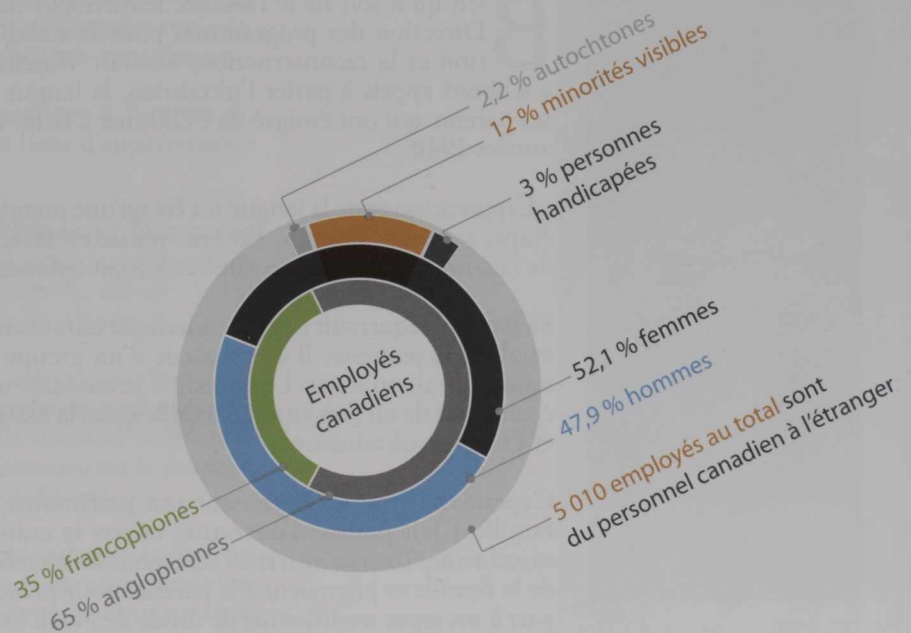
Les îles représentent aussi la terre natale de Christine Sutton, consule et gestionnaire des finances et des ressources humaines du consulat général du Canada à New York. Christine a grandi à Rice Point, à l'Île-du-Prince-Édouard – d'où l'on peut voir les pêcheurs remonter les casiers à homards dans le détroit de Northumberland – puis a vécu aux Îles-de-la-Madeleine, un archipel unique dans le golfe du Saint-Laurent.

« J'ai reçu une éducation qui m'incite à venir en aide aux autres rapidement, que ce soit à la suite d'un ouragan, d'un tremblement de terre ou d'un écrasement d'avion, souligne-t-elle. Je suis en route dès qu'il le faut, pour essayer d'aider de quelque façon que ce soit. »

Bev Young, qui est gestionnaire principale de programme aux affaires circumpolaires, est originaire du Nord canadien. Elle a grandi à Cape Dorset et à Iqaluit, au Nunavut, où les liens personnels sont essentiels lorsque l'on vit dans ce territoire. Avec une population d'environ 30 000 habitants, le Nunavut correspond à une petite ville étendue sur un cinquième de la superficie du Canada. « On cherche toujours à tisser des liens avec les gens, puisque ce sont les mêmes personnes que l'on rencontre constamment. Ces liens me permettent aussi de bien comprendre la région de l'Arctique et d'y représenter les intérêts du Canada », précise Bev.

Son expérience, comme celle de plusieurs autres employés, met en valeur le grand avantage que possède notre ministère et celui que nous avons comme Canadiens : un accès direct à des points de vue uniques et nombreux qui enrichissent notre vie professionnelle et personnelle.

Aperçu de la diversité au Ministère



Perpétuer nos traditions

Notre tissu multiculturel est l'un des traits les plus distinctifs du Canada. Cependant, ce tissu s'effiloche rapidement si les nouveaux arrivants ne voyaient pas à préserver la vitalité de leur patrimoine culturel. Fort heureusement, comme *Notre Monde* a pu le constater, bon nombre d'employés sont fidèles à leur passé et, par la même occasion, enrichissent d'autant plus leur contribution au Canada.



photo : Charles Enman/MAECI

Bien qu'elle soit née à Calgary, Vivian Hung attache une grande importance aux traditions de sa famille chinoise.



photo : Charles Enman/MAECI

Le riche patrimoine ukrainien de Roman Waschuk lui est très précieux dans sa carrière au MAECI.

Bien qu'il soit né à Toronto, le directeur de la Direction des programmes pour la stabilisation et la reconstruction, Roman Waschuk, a d'abord appris à parler l'ukrainien, la langue de ses parents qui ont émigré de l'Ukraine à la fin des années 1940.

« L'apprentissage de la langue n'a été qu'une première étape, souligne Roman. En fait, plusieurs facettes de la culture ukrainienne ont bercé mon enfance. »

Sa famille fréquentait l'église catholique ukrainienne et, dans sa jeunesse, il a fait partie d'un groupe de scouts ukrainophones. Le samedi, il se rendait à une école spéciale où l'on enseignait la langue, la culture et l'histoire ukrainiennes.

Cependant, tout en chérissant son patrimoine, la famille a fait preuve d'ouverture envers la culture canadienne. Tous les ans, le 25 décembre, les membres de la famille se joignent à la parenté pour prendre part à un repas traditionnel de dinde de Noël. Puis, 13 jours plus tard, ils participaient à une célébration ukrainienne comprenant un repas composé de 12 plats traditionnels sans viande. « Avec deux fêtes de Noël à célébrer tous les ans, précise Roman en riant, il est facile de comprendre les avantages du multiculturalisme! »

Son patrimoine lui a aussi été fort utile dans sa carrière. Ainsi, de 1994 à 1998, il a été conseiller politique pour la mission à Kiev, où sa maîtrise de la langue a constitué un atout évident et où sa connaissance de l'histoire ukrainienne lui a permis de mieux comprendre la conjoncture des anciennes républiques soviétiques après la dissolution de l'Union soviétique.

Il transmet maintenant la richesse de son patrimoine à une troisième génération. Ses deux enfants parlent ukrainien et participent à un programme ukrainien d'enseignement de la langue d'origine dans une école locale. « À mesure qu'ils grandiront, mes enfants se forgeront chacun leur propre identité – mais je leur montre d'abord le chemin en leur offrant des pérogies et une bonne cuillerée de crème sûre », ajoute-t-il.

Les plaisirs associés à la préservation de sa culture sont rehaussés par le goût de la partager, indique An Nguyen, qui est analyste principale à la Direction de la planification et de la gestion des ressources. Lorsque An, qui est née au Vietnam, a épousé son conjoint franco-ontarien, le couple a privilégié un concept hybride pour leur mariage. À la maison des parents de la mariée, à Kitchener, le couple a opté pour une

cérémonie du thé vietnamienne, où An a porté une *ao dai*, une robe tunique traditionnelle; de son côté, le marié a été accueilli formellement avec sa famille, avant que l'on procède à un échange de cadeaux et à une cérémonie traditionnelle.

« La famille de mon mari a trouvé qu'il s'agissait-là d'une formidable expérience d'apprentissage multiculturelle, souligne An. Tout le monde a adoré. »

De plus, pour agrémente le tout d'une pratique occidentale récente, le couple a organisé un « mariage de destination » dans la ville mexicaine de Puerto Aventuras, auquel ont participé une vingtaine d'amis et de membres de la famille.

« Nous avons rendu hommage aux deux traditions – et nous comptons bien continuer ainsi », précise-t-elle.

An est arrivée au Canada avec ses parents alors qu'elle n'avait que quelques mois, et pendant la plus grande partie de sa vie, elle ne pouvait imaginer le Vietnam que par les conversations nostalgiques de ses parents au sujet de leur mère patrie. Cependant, en 2004, elle y est retournée pour y enseigner l'anglais pendant plusieurs mois et elle en a profité pour visiter le pays, apprendre à mieux connaître sa famille élargie et commencer à maîtriser la langue écrite.

« Mes parents sont littéralement épris de leur pays d'origine, et j'ai eu l'occasion de mieux comprendre leurs sentiments, voire même de partager leur attachement. »

Vivian Hung, qui est agente gestionnaire consulaire au Bureau de la transformation, est née à Calgary. Mais elle se sent une affinité profonde avec Hong Kong, la ville que ses parents ont quittée pour s'établir au Canada il y a plus de trois décennies.

« Je suis née au Canada et je me sens très canadienne, affirme-t-elle, mais je suis aussi typiquement sino-canadienne. J'ai un pied dans les deux mondes. »

Depuis toujours, Vivian parle cantonais, sa langue maternelle.

Parmi les traditions chinoises que sa famille respecte toujours, il y a la « fête du balayage des tombes », que l'on célèbre depuis 2 500 ans. À cette occasion, la famille se rend à la tombe des grands-parents paternels dans un cimetière de Calgary, puis dresse une table pour une offrande de nourriture, de fleurs et d'encens, et brûle de l'argent symbolique pour assurer la prospérité de leurs ancêtres dans l'au-delà.



photo: Geneviève Houle/MAECI

Chaque année, Mourad Balti retourne en Tunisie pour renouer les liens avec sa mère et ses trois frères et sœurs.

« Il s'agit de très anciennes traditions chinoises que nous perpétuons ici au Canada. J'ai grandi sous l'influence des deux traditions – canadienne et chinoise – ce qui fait que je ne suis ni une Canadienne typique, ni une Hongkongaise typique. J'occupe une position mitoyenne au sein de la communauté sino-canadienne. »

Susan Sunday est membre de la Nation mohawk d'Akwesasne. À l'emploi du Ministère depuis près de 30 ans, elle a su conserver des liens d'appartenance avec sa famille et ses ancêtres.

Lors de ses neuf affectations à l'étranger, que ce soit en Afrique, en Europe, en Amérique du Sud ou en Asie, elle a apporté sa robe mohawk traditionnelle qu'elle a mis deux ans et demi à confectionner. « Et elle m'a bien servie, dit-elle. Je l'ai même portée à l'occasion d'une rencontre avec le roi de la Thaïlande. »

Dans chaque appartement où Susan a habité jusqu'ici, elle a pris l'habitude d'accrocher un tableau d'un danseur autochtone que l'un de ses oncles a peint et qui, invariablement, attire l'attention des visiteurs. « Ils trouvent toujours le tableau d'une grande beauté et veulent obtenir des renseignements sur le danseur, ce qui me donne l'occasion d'expliquer certaines de nos traditions. »

Lorsqu'elle s'est retrouvée en affectation dans l'ancienne Tchécoslovaquie, Susan a été surprise de découvrir l'intérêt marqué des gens pour la vie des autochtones en Amérique du Nord. Les personnes les plus intéressées tenaient des rencontres au cours desquelles tous les participants portaient des costumes autochtones qu'ils avaient fabriqués eux-mêmes. « Leurs habits n'étaient pas tout à fait authentiques, mêlant parfois des ornements des Cris, des Ojibways et des Sioux — mais je pense qu'ils tentaient de s'inspirer du sentiment de liberté qu'ils observaient au sein des peuples autochtones à une époque où ils n'étaient pas eux-mêmes tout à fait libres. Cela m'a vraiment impressionnée. »

Maintenant qu'elle est revenue à l'administration centrale à titre de directrice du Centre de services à la clientèle, Susan retourne une fin de semaine sur deux dans sa réserve où elle renouvelle ses liens d'appartenance à la collectivité qui l'a vue grandir.

Tous les employés de l'administration centrale reconnaîtront à coup sûr Mourad Balti, le sympathique commissionnaire à l'entrée de la tour B. Il est arrivé au Canada en provenance de la Tunisie en 2003. N'ayant pas de parenté ici au pays, il célèbre le ramadan et le jour de l'indépendance de son pays avec ses nombreux amis tunisiens. Tout l'été, ils jouent ensemble au soccer, leur sport national favori.

Mais la famille est irremplaçable. Aussi, tous les ans, il retourne en Tunisie pour entretenir les liens qui l'unissent à sa mère et à ses trois frères et sœurs.

« Ceci étant, d'une certaine manière, on peut trouver une famille où que l'on soit, affirme Mourad. Nous devons toujours aller à la rencontre des autres, une attitude que tout le monde apprécie d'ailleurs beaucoup au Ministère. Nous avons des cultures et des langues différentes, mais au fond, nous faisons tous partie de la grande famille humaine. »

Voilà un sentiment que partagent plusieurs employés du MAECI. Comme l'observe Roman Waschuk, le fait d'avoir deux cultures permet de transcender ce que nous projetons comme personne. « Avec deux identités culturelles, nous ne pouvons pas être liés entièrement à l'une ou l'autre culture, et c'est ce qui nous rend en quelque sorte plus libres de mieux saisir notre véritable nature et d'être fidèles à nous-mêmes. »



photo: Charles Enman/MAECI

An Nguyen arbore l'ao dai, la tunique traditionnelle qu'elle a portée pour la cérémonie du thé vietnamienne à son mariage.



photo: Mike Pinder Photography

Susan Sunday a pris plaisir à discuter de ses traditions mohawks d'Akwesasne avec ses amis et ses collègues de partout dans le monde.

La carte autochtone : un scénario gagnant pour le Canada

Par Marina Wilson

Joel Cardinal est un Cri qui a grandi dans une réserve du Nord de l'Alberta. Il a la ferme conviction que les membres des peuples autochtones du Canada peuvent jouer un rôle important en tant qu'ambassadeurs auprès d'autres pays.

Dans un texte qu'il a soumis dans le cadre d'un concours de rédaction organisé à l'intention des autochtones sous le parrainage du MAECI et de la société Cameco, de concert avec le Bureau canadien de l'éducation internationale, il soutient que « la participation active des groupes autochtones au processus décisionnel relatif aux enjeux qui les touchent est le facteur clé pour quiconque veut obtenir l'appui des autochtones à l'égard des dossiers internationaux et, par conséquent, susciter une solidarité avec les peuples autochtones au sujet des affaires internationales du Canada. »

L'ambassadrice du Canada au Vietnam, Deborah Chatsis, abonde dans le même sens. Elle-même une Crie du Nord de la Saskatchewan, elle croit fermement que « au MAECI, les autochtones peuvent apporter une perspective unique au travail qui se fait en matière de politique étrangère, notamment sur le plan des droits des peuples autochtones, de la souveraineté dans le Nord, des relations avec les pays de l'Arctique et du développement durable, ce qui permet de faire en sorte que la politique étrangère soit utile et pertinente pour les Canadiens. »

C'est précisément cela que le MAECI a rendu possible. James Bartleman, qui a été le 27^e lieutenant-gouverneur de l'Ontario de 2002 à 2007, a été pendant 35 ans à l'avant-scène de l'élaboration de la politique étrangère canadienne, ayant occupé les fonctions de conseiller principal du premier ministre en matière de politique étrangère et d'ambassadeur en Israël et en Afrique du Sud. M. Bartleman est issu de la Première nation chippewa de Mnjikaning.

Mary Simon a été la première ambassadrice du Canada aux affaires circumpolaires, puis ambassadrice au Danemark. Inuite originaire du Nord québécois, Mary est maintenant présidente de l'organisation inuite nationale du Canada.

À l'heure actuelle, avec l'appui de la Direction du ressourcement ministériel, le champion ministériel des peuples autochtones, Don Bobiash, s'efforce activement d'attirer et de conserver des éléments compétents provenant des collectivités autochtones du pays. « Au chapitre de la politique étrangère, faire participer les autochtones du Canada est la chose à faire, affirme Don. Les décisions qui se prennent au Ministère touchent ces gens et il est indéniable qu'ils doivent avoir leur mot à dire. »



Les gagnants du concours national de rédaction pour les étudiants autochtones : Kelly Campagnola, Lea Toulouse Florentin et Joel Cardinal

En mars 2010, Don Bobiash a été l'hôte d'une conférence qui a réuni des conseillers en carrière des autochtones provenant de 20 universités de tout le pays. Les conseillers ont eu l'occasion d'apprendre à connaître le Ministère, leur permettant ensuite de promouvoir les perspectives qui s'offrent aux étudiants et aux diplômés autochtones.

Cette conférence fait partie d'une série d'initiatives que le MAECI a mises de l'avant dans le but de resserrer les liens avec les universités qui comptent une importante population étudiante autochtone, et de favoriser le recrutement chez les autochtones.

Au cours de l'été 2010, le MAECI a lancé une filière coop à l'intention des autochtones, qui a attiré plusieurs étudiants lors des sessions d'été et d'automne.

« Nous voulons que les débouchés proviennent de nos gestionnaires – nous voulons qu'ils embauchent un étudiant, souligne Monica Janecek qui dirige la Direction du ressourcement ministériel. Grâce aux programmes coop et à des initiatives comme le concours de rédaction, les étudiants autochtones ont la chance d'utiliser leurs acquis universitaires dans un cadre de travail réel, d'avoir une meilleure idée des perspectives professionnelles à venir, et de développer des compétences qui pourraient leur permettre d'obtenir un emploi lorsqu'ils auront obtenu leur diplôme universitaire. »

Joel Cardinal, lauréat du concours de 2010, en a eu un avant-goût l'été dernier. Il s'est rendu à Genève en tant que membre de la délégation canadienne officielle auprès du Mécanisme d'experts des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones.

Il dit qu'il lui est arrivé dans le passé de songer à une carrière au sein du Service extérieur du Canada. « Et sans contredit, le fait d'avoir remporté le concours de rédaction a fait renaître cet intérêt chez moi. »

Tous les chemins mènent à la carrière

Les employés du Ministère viennent de partout dans le monde et sont issus de nombreuses traditions culturelles, mais ils diffèrent aussi beaucoup par le travail qu'ils faisaient avant d'entrer au MAECI. Voici quelques exemples de ces cheminements.

Du temps où il était officier de sous-marin nucléaire pour la Marine royale britannique, Michael Washer ne se doutait pas qu'il immigrerait au Canada et travaillerait un jour pour Affaires étrangères et Commerce international Canada. Or, il s'est avéré que l'expérience qu'il a acquise à cette époque est parfaitement adaptée au travail qu'il fait maintenant alors qu'il supervise des programmes consistant à retirer le combustible de sous-marins nucléaires russes et à les démanteler.

Aujourd'hui directeur adjoint au Programme du partenariat mondial, Michael Washer fait ce travail depuis sept ans. « La boucle est bouclée, fait-il remarquer. Il y a plusieurs années, je poursuivais les sous-marins soviétiques sous les océans, et maintenant j'aide à les démanteler et à parer aux dangers qu'ils poseraient si on les laissait se détériorer. Et je dois dire que les Russes connaissent mes antécédents professionnels et les apprécient. »

Il se rend en Russie de six à huit fois par année surveiller les chantiers navals russes qui démantèlent des sous-marins nucléaires délabrés de l'ère soviétique. La démolition du 18^e sous-marin visé par ce programme sera bientôt achevée grâce à l'aide financière canadienne.

Dur métier? Pas pour Michael Washer. « Je serais presque prêt à payer pour faire mon travail. »

Geoff White, qui est conseiller politique au haut-commissariat du Canada en Afrique du Sud, travaille au MAECI depuis 20 ans, mais il a déjà été journaliste et a même rédigé des articles sur le Ministère. Reporter au *Calgary Herald*, il était chargé des affaires étrangères et de la défense à l'époque du gouvernement Mulroney. Mais après cinq ans sur la Colline parlementaire, il a eu envie de relever de nouveaux défis; en 1990, il a accepté un poste d'agent de communication au Ministère. Passé en 1999 au Secteur de la politique commerciale, il a été muté en 2009 à Pretoria, sa première affectation à l'étranger.

S'il aime bien sa carrière au MAECI, Geoff White n'a pas pour autant perdu le goût d'écrire. « Quand le temps sera venu de prendre ma retraite, je voudrais tâter de la création littéraire, ou peut-être suivre mon goût pour le théâtre musical – on verra bien. »

Depuis des années, Sherry Nowlan occupe les loisirs que lui laisse son emploi d'agente commerciale principale en travaillant comme entraîneuse personnelle spécialisée, notamment en réadaptation, en formation militaire et en formation pour la préparation lors de situations d'urgence. Son intérêt pour la forme physique lui vient d'un programme de réadaptation qu'elle a suivi à la suite d'un grave accident de la route en 1985, alors que les médecins prédisaient qu'elle ne marcherait plus jamais normalement, ce qui mettrait fin à sa carrière olympique en sport hippique et à sa carrière de policière. Un programme d'exercices rigoureux et de suivi lui ont permis de se rétablir, croit-elle, mais elle insiste pour dire que l'exercice n'est pas seulement pour les blessés, mais pour tout le monde. « En changeant sa façon de bouger, on change la façon de se sentir, sa façon d'être. La forme est la clé d'une expérience positive, d'une bonne qualité de vie. »

Sherry Nowlan est persuadée que les employés du MAECI, souvent appelés à travailler de longues heures, auraient particulièrement avantage à être en bonne forme. « Quand on abat 50 ou 60 heures de boulot par semaine, comme c'est souvent mon cas, on a besoin de l'endurance que procure une bonne forme physique. »

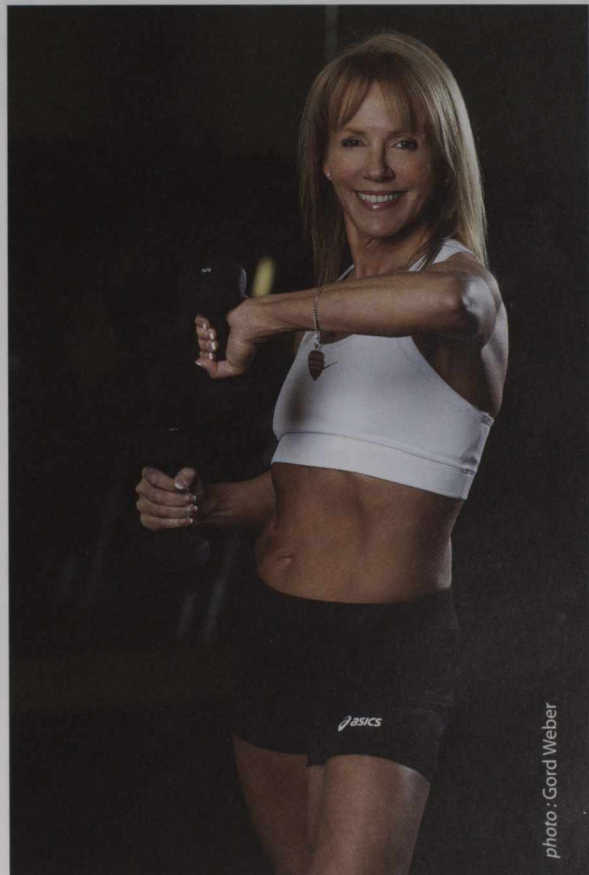


photo : Gord Weber

Sherry Nowlan est agente commerciale principale le jour et entraîneuse personnelle le soir.

Certes, peu d'employés ont exercé autant d'emplois que Bernard Leury, natif d'Ottawa, qui a travaillé dans les services d'alimentation et dans un centre d'appels et a même conduit des autobus scolaires. Mais il a consacré aussi 25 ans de sa carrière aux technologies de l'information, passant de la programmation au déploiement de systèmes puis à la gestion de projets, qui a occupé son temps au cours des 10 dernières années dans cette industrie.

Bernard Leury était semi-retraité quand le Ministère l'a engagé en juillet dernier et l'a inscrit sur une liste d'employés permutants à affecter à l'étranger le moment venu. Entre-temps, il travaille comme adjoint administratif à la Direction du droit des traités.

« Mon épouse et moi serons heureux d'aller n'importe où. La "retraite" pourrait être la période la plus passionnante de notre vie. »

Passer le flambeau

Comme dans toute organisation, les employés du MAECI se retrouvent à des étapes différentes de leur cycle de vie professionnelle. *Notre Monde* s'est entretenu avec quelques employés se situant aux extrémités du spectre générationnel – des recrues envisageant une carrière passionnante aux employés chevronnés qui ont tant à raconter sur leurs nombreuses années de service au sein du Ministère.

Quand Jim Puddington a pris sa retraite à la mi-janvier, il n'avait rien perdu de son enthousiasme à l'égard du Ministère pour lequel il a travaillé pendant près de 47 ans.

« J'aurais difficilement pu trouver un milieu qui m'aurait apporté autant de satisfaction pendant de si nombreuses années – les collègues et amis que j'ai rencontrés ainsi que les liens que j'ai tissés dans le monde entier, la possibilité de participer à des sommets et de faire connaissance avec des chefs d'État, rien de tout cela n'aurait été possible autrement. »

Au cours de sa carrière, Jim a été affecté en Inde, en Autriche, à la Barbade et deux fois en Turquie. De plus, il a travaillé pour la Commission internationale de contrôle en Indochine ainsi qu'au sein de services géographiques et multilatéraux, y compris aux Nations Unies, et a consacré 15 ans aux relations avec la Turquie.

Peu importe ses fonctions, à l'étranger ou au Canada, Jim a toujours mis l'accent sur l'établissement d'un réseau de relations avec les Canadiens, avec les dignitaires étrangers et au sein de la société civile. « Chaque diplomate devrait agir ainsi, dit-il. En élargissant son réseau, on a plus de chance de joindre quelqu'un en cas de crise. Et si cette personne vous connaît, elle sera plus susceptible de collaborer avec vous. »



Jade Puddington est reconnaissante envers son père d'avoir suscité chez elle une curiosité pour les affaires internationales.

Au moment où Jim a quitté le Ministère, sa fille, Jade, était sur le point de terminer sa première année à titre d'agente du Service extérieur. Elle a commencé à travailler en mars dernier en tant que conseillère en politiques à la Direction de la criminalité internationale et du terrorisme. Il y a deux mois, elle a obtenu un poste à la Direction générale de la gestion des urgences, où elle s'occupe de la gestion de crises.

Pour Jade, dont l'enfance passée à suivre son père d'une affectation à une autre a fait naître en elle un intérêt pour les affaires internationales, le MAECI était le seul employeur qui pouvait lui offrir la vie qu'elle souhaitait.

« J'ai eu l'occasion de vivre dans divers pays et de découvrir une multitude de cultures, et je veux que ça continue. J'ai acquis la flexibilité et la capacité d'adaptation nécessaires, et je vais m'en servir pour faire carrière – comme mon père. »

Robert Vanderloo, qui a été ambassadeur du Canada au Portugal de 1998 à 2002, a passé plus de trois décennies au Ministère au poste de délégué commercial, un objectif dont il avait fait mention lors de son entrevue initiale en 1974. « Parcourir le monde était mon rêve d'enfant, et en me joignant à l'équipe du MAECI, je l'ai réalisé. »

Au fil des ans, il a participé à des missions en Amérique du Sud, en Europe et en Asie, et a collaboré à l'organisation de la visite d'Équipe Canada de l'ancien premier ministre Jean Chrétien et des premiers ministres provinciaux en Asie du Sud-Est. Depuis sa retraite officielle en 2007, il a agi également à titre de conseiller spécial pour les sommets du G-8 et du G-20.

Pour Robert, le fait qu'on ait ramené les tâches au Ministère à ce qui est absolument essentiel est le plus grand changement qu'il a pu constater en tant que délégué commercial. « Les activités superflues ont été éliminées et on ne peut qu'approuver cette sage décision. »

Sa fille, Caroline Vanderloo, qui travaille au MAECI depuis un an, occupe un poste d'analyste des politiques à la Direction des affaires circumpolaires et autochtones. Elle souhaite voyager comme son père a eu l'occasion de le faire au cours de sa carrière au Ministère. « Étant donné les expériences que j'ai pu vivre alors que j'étais enfant, l'idée de demeurer au même endroit pendant plus de trois ans me semble étrange. Je suis heureuse d'avoir trouvé un emploi qui me permettra régulièrement de découvrir de nouveaux milieux et de faire de nouvelles rencontres, et peut-être même d'apprendre de nouvelles langues. »

Dave Edwards, un agent du service extérieur chevronné ayant près de 30 ans de service au MAECI, prévoit prendre sa retraite cet automne. « Ça m'étonne un peu quand je songe au fait que je suis devenu un fonctionnaire de carrière. Mais je dois dire que ces 30 années ont été tellement captivantes qu'elles ont passé à

une vitesse folle », ajoute celui qui a été affecté en Inde, en Zambie, au Zimbabwe et au Cameroun, et qui a travaillé en détachement à l'Agence canadienne de développement international et au Bureau du Conseil privé.

Le plus grand changement qu'il a observé au sein du Ministère se trouve dans la composition de l'effectif. « La composition du personnel est plus équilibrée quant à la représentation des deux sexes et beaucoup plus représentative de la diversité du Canada qu'au moment où je suis entré en fonction en 1981. »

En général, les changements au sein de la fonction publique se sont accélérés et les nouveaux employés doivent en tenir compte, dit-il. « À l'heure actuelle, je ne chercherais pas à planifier une carrière à long terme, tout simplement parce que ce ne serait pas envisageable. Fixez-vous plutôt des objectifs pour les deux à cinq prochaines années. De cette façon, si vous demeurez curieux et flexible, vous aurez beaucoup de plaisir à travailler au Ministère. »

Caitlin Workman, qui agit depuis six mois à titre de porte-parole au Service des relations avec les médias (commerce), compte travailler encore de nombreuses années au Ministère. « L'atmosphère au MAECI est très spéciale. J'aime la générosité dont tous ont fait preuve pour m'accueillir et m'encadrer. »

Caitlin, qui est la fille d'un correspondant à l'étranger du milieu télévisuel, a développé très jeune le goût de vivre à l'étranger. À l'âge de huit ans, elle a quitté le Canada avec sa famille et a vécu pendant 15 ans à Jérusalem et à Paris. Le fait d'avoir été élevée dans un milieu cosmopolite explique en partie sa volonté de se joindre au MAECI.

Elle estime que le secteur des communications du Ministère est plus passionnant que jamais. « Les communications sont aux premières lignes des réalisations du gouvernement. La nouvelle génération réclame l'utilisation des nouveaux médias, notamment Twitter, Facebook et les blogues. Les communications entrent dans une toute nouvelle ère et je me réjouis à l'idée d'en faire partie. »

France Desilets, qui a pris sa retraite il y a 11 mois après avoir occupé 10 postes à l'étranger au cours de sa carrière, affirme avoir connu deux grandes sources de bonheur au MAECI : les voyages et les nombreuses amitiés qu'elle a nouées avec ses collègues.

Le conseil qu'elle donnerait aux nouveaux employés est simple. « Pour mener une carrière intéressante, vous devez miser sur deux choses : les relations et l'apprentissage. Faites connaissance avec vos collègues et tirez des enseignements de chacun d'eux, du préposé à l'entretien au chef de mission. Toute votre carrière deviendra alors une expérience de croissance, et à son terme, vous conserverez un souvenir heureux de vos années passées au MAECI. »

Il y a dix mois, Amanda Klamman a obtenu un poste au Ministère à titre d'agente des opérations sur le terrain au sein du Groupe de travail sur l'Afghanistan. Dès le début, dès sa première semaine au travail en fait, on lui a confié de lourdes responsabilités, notamment l'organisation d'une série de 37 réunions, dans la région de la capitale nationale, pour le nouveau chef de mission adjoint à Kaboul. « Je n'avais jamais fait ça avant, mais j'ai été emballée que l'on m'ait confié une tâche de cette ampleur si tôt. »

Elle ne prétend pas connaître ce que l'avenir lui réserve, mais elle peut presque garantir que l'éventail des défis qu'elle devra relever rendra sa carrière fort intéressante.

« J'ai constaté, dès mon arrivée, que tous semblaient envisager leur avenir au Ministère. Ici, vous ne poursuivez pas une seule carrière, mais une série de minicarrières. Vous vous déplacez d'un endroit à un autre et relevez de nouveaux défis chaque fois. »



photo : Charles Enman/MAECI

Dave Edwards est un agent du Service extérieur chevronné qui célébrera bientôt ses 30 ans de service au MAECI.



photo : Charles Enman/MAECI

Caitlin Workman est ravie de faire partie du « nouveau monde des communications » au MAECI.



photo : Charles Enman/MAECI

Amanda Klamman, fraîchement nommée agente des opérations sur le terrain pour le Groupe de travail sur l'Afghanistan, affirme qu'il est exaltant de se voir confier de telles responsabilités si tôt dans sa carrière.

« À mon avis, c'est une formule gagnante pour une vie professionnelle stimulante. »

Des générations d'employés ont mené une même carrière passionnante au MAECI, chaque recrue s'imprégnant de la culture du Ministère et de son engagement envers l'excellence au contact de ses collègues expérimentés. Ainsi s'effectue le passage du flambeau, de génération en génération.

Veillez consulter Notre Monde en ligne afin d'accéder à un article au sujet du rêve d'une jeune fille de travailler au Ministère : « La diversité vue par un enfant ».

La diversité en action

Par Campbell Morrison

Partout dans le monde, les délégués commerciaux trouvent des solutions novatrices pour aider les entreprises canadiennes. Que ce soit en exportant des porcs reproducteurs vers la Chine ou en créant un groupe de travail sur l'industrie automobile pour aider les fournisseurs de pièces à faire leur place au Mexique, les délégués commerciaux participent directement à promouvoir la grande variété de produits et services que proposent les entreprises du Canada.

Il n'y a pas de répit pour le Service des délégués commerciaux (SDC) du Canada. Tous les jours, sur différents marchés à l'échelle de la planète, le SDC fait la promotion des entreprises canadiennes pour que le pays soit plus riche et plus prospère.

« Afin de pouvoir répondre aux besoins de ses clients, peu importe ce qu'ils font et où ils sont, le SDC doit faire preuve de vivacité et de souplesse. Ses activités sont tout aussi diversifiées que les clients qu'il sert », affirme le délégué commercial en chef, Peter McGovern.

Tout le monde sait que le Canada fait l'exportation de porcs, mais pas nécessairement qu'il exporte des porcs reproducteurs vers la Chine, un marché énorme qui ne cesse de prendre de l'ampleur. Cette année, 670 reproducteurs de race seront envoyés vers ce pays, et ce, en partie grâce à l'intuition et à la persévérance de Wang Pei, un délégué commercial en poste à Beijing. Wang, qui a entrevu cette possibilité en 2008, a persévéré malgré les craintes suscitées par la grippe H1N1, qui a amené la Chine à cesser d'importer des porcs vivants.

« C'était la première fois que je travaillais dans le domaine de la reproduction porcine, et je suis heureux d'avoir pu participer à un effort collectif avec mes collègues de Chongqing, de Shanghai et du Gansu, ajoute Wang. Nous avons mis des représentants de l'industrie du Canada en contact avec la société nationale chinoise des céréales, des oléagineux et des produits alimentaires. Qui sait, peut-être avons-nous créé une relation durable. »

De la même manière, William Zhao, qui est délégué commercial à Chongqing, a su tirer parti d'une occasion de mettre une entreprise canadienne au service des priorités chinoises.

En Chine, le bilan énergétique d'un grand nombre d'entreprises laisse à désirer. C'est pourquoi, en 2010, le pays a commencé à promouvoir la passation de marchés pour des services axés sur le rendement énergétique, une approche qui permet aux entreprises de devenir plus efficaces sur le plan énergétique et d'en récolter les avantages financiers et environnementaux. William a communiqué avec des entreprises canadiennes expertes dans ce domaine, puis il a amené l'entreprise québécoise Ecosystem à entrer sur le marché chinois et ensemble, ils ont trouvé un partenaire éventuel : Jiehua Chemical, un des grands fournisseurs de l'industrie du peroxyde, dont l'actif s'élève à près de 1 milliard de dollars. Ecosystem a montré à l'entreprise comment devenir plus efficace. Celle-ci utilise maintenant moins de charbon et diminue ainsi son empreinte carbone. Ecosystem, qui faisait affaire avec le SDC pour la première fois, cherche à conclure d'autres partenariats en Chine.

« En affaires, l'anticipation joue un grand rôle dans la réussite, et notre présence à Chongqing a permis à une entreprise canadienne d'établir un premier contact avec le marché chinois », souligne William.

Au Mexique, le délégué commercial David Valle a appliqué une approche novatrice à l'une des plus grandes industries du Canada, celle de l'automobile. En 2010, il a dirigé la création d'un groupe de travail sur l'industrie automobile dans le but de renforcer la présence des fournisseurs canadiens au sein de l'industrie florissante de l'automobile au Mexique. Le groupe de travail, qui est la voix de l'industrie canadienne au Mexique, compte maintenant 11 membres, y compris des représentants de Magna, WMG, Linamar, Laing, The Woodbridge Group, Martinrea et Platinum Tool.

« Ces entreprises canadiennes jouent un rôle de premier plan dans le secteur de l'automobile du Mexique en pleine croissance, affirme David. Notre rôle au SDC est de réunir tous les acteurs ainsi que les gouvernements et de les amener à s'entraider et à apprendre les uns des autres. Le groupe de travail sur l'industrie automobile fournira conseils et soutien aux entreprises qui souhaitent percer au Mexique. Les perspectives pour les entreprises canadiennes y sont excellentes. »

Le secteur de l'automobile est également dans la mire des délégués commerciaux établis en Allemagne. En effet, le groupe Volkswagen a annoncé la mise en œuvre d'un plan intitulé Mach 18, qui vise à ravir à Toyota son titre de plus grand fabricant automobile



Le délégué commercial Detlef Engler (à droite) aide les entreprises canadiennes à faire de leur passage à la foire commerciale internationale Zuliefererbörse à Wolfsburg, en Allemagne, un séjour fructueux.

du monde d'ici 2018. Un des éléments clés du plan est d'accroître les ventes et la part de marché de Volkswagen en Amérique du Nord, en augmentant la capacité d'assemblage et le recours aux fournisseurs de pièces locaux. Les délégués commerciaux Cliff Singleton, à Munich, ainsi que Detlef Engler et Bruno Wiest, à Berlin, ont convaincu les responsables du plan Mach 18 d'inviter le Canada à participer, en tant que pays partenaire, à la Internationale Zuliefererbörse, une foire commerciale organisée pour les fournisseurs automobiles et qui a eu lieu à Wolfsburg en octobre dernier. Le pavillon du Canada a rassemblé 23 des



principaux fabricants de pièces du Canada, plusieurs organisations de recherche et développement ainsi que diverses administrations publiques désireuses d'attirer des investisseurs.

« Avec l'aide de nos partenaires de l'industrie et du gouvernement, nous avons réussi à convaincre une équipe canadienne vedette de venir à Wolfsburg et de fournir les installations et les outils dont ils avaient besoin pour se faire remarquer, soutient Cliff. En tant que pays partenaire, le Canada a été au centre de l'attention, et les dirigeants de Volkswagen ont vu de quoi nous étions capables. Depuis, nous avons été très occupés à suivre des filons et nous sommes convaincus que le Canada jouera un rôle de plus en plus important dans le plan Mach 18. »

Miriam Leia Bakkouche est une déléguée commerciale qui se concentre sur les partenariats technologiques et qui travaille à partir du centre Rockefeller, à New York. En collaboration avec ses collègues, elle a organisé Venture North, une activité qui a permis aux représentants de 18 entreprises du Canada de passer une journée dans les bureaux de la société d'avocats Chadbourne & Parke, au centre de Manhattan, afin de promouvoir leurs produits et services auprès de divers investisseurs et partenaires stratégiques éventuels. Plusieurs de ces entreprises, notamment celles œuvrant dans les domaines que sont Internet, les médias numériques, les technologies propres et les sciences de la vie, avaient participé aux cours intensifs de l'Initiative de croissance technologique, un programme unique du MAECI ciblant les entreprises canadiennes prometteuses en vue de les aider à se préparer à prendre le monde d'assaut.

« C'est comme l'émission *Dragons' Den* de la chaîne CBC, mais dans la vraie vie, explique Miriam Leia. Ce n'est pas tous les jours que nous avons l'occasion d'aider des entreprises à peaufiner leurs plans en vue de les présenter à certaines des plus grandes sociétés de capital de risque de New York. »

Un peu plus au Nord sur la côte Est, au consulat du Canada à Boston, se trouve Jamie Huet, un délégué commercial pas tout à fait comme les autres. Il est prêté au MAECI pour une affectation de quatre ans par Agriculture et Agroalimentaire Canada (AAC), l'un des six ministères et organismes fédéraux participant au Programme de la plateforme nord-américaine du Ministère. Ce programme vise à défendre les intérêts du Canada et à favoriser le développement des entreprises aux États-Unis et au Mexique. Les fonctions de Jamie l'amènent à se concentrer sur l'investissement et à cet égard, Boston constitue un emplacement stratégique en Nouvelle-Angleterre, où plusieurs entreprises présentent un intérêt pour les sociétés canadiennes. Le consulat tire profit des nombreuses années d'expérience de Jamie au sein de l'équipe internationale d'AAC.

« Évidemment, l'inverse sera tout aussi vrai, ajoutet-il. Lorsque je retournerai à AAC, mon ministère d'attache, j'aurai eu une expérience directe des activités des missions et je pourrai conseiller mes collègues sur la meilleure manière d'avoir recours au SDC. »

« Sur tous les continents, les délégués commerciaux trouvent de nouvelles manières d'aider les entreprises canadiennes à avoir du succès », indique Peter McGovern.



David Valle au Forum du Mexican Institute of Finance Executives (IMEF) à Monterrey.

« Le rôle de base du SDC, qui est d'aider les entreprises du Canada à réussir à l'étranger, n'a pas changé depuis que la première mission commerciale s'est installée en Australie il y a plus de 100 ans. Cependant, la manière de s'acquitter concrètement de ce rôle ne cesse d'évoluer. Voilà pourquoi il est si important que les délégués commerciaux soient créatifs et ingénieux. Ensemble, la créativité des délégués commerciaux et le dynamisme des entrepreneurs canadiens font du Canada un pays plus fort et plus prospère. »

Spécialités méconnues

Les tâches qui s'accomplissent au MAECI sont aussi diverses que les gens qui en sont chargés. *Notre Monde* s'intéresse ici à des employés dont le travail est particulièrement inusité ou créateur.



Thomas Gillon (deuxième à partir de la gauche) et son équipe de la Section de télédétection, dont Svitozar Omelko, Estelle Chou et Bruce Mann.

Quatorze fois par jour, le satellite canadien d'observation de la Terre RADARSAT 2 décrit une orbite autour de notre planète en prenant constamment des images radars de la surface du globe. Ces images aident à déterminer l'étendue des dégâts causés par un tremblement de terre, ou aident les forestiers à déterminer la densité de la biomasse d'une forêt. Mais elles peuvent tout aussi bien révéler où se trouvent les Forces canadiennes en Afghanistan à un moment précis, ou encore la situation des navires sur les mers où abondent les pirates au large de la Corne de l'Afrique. C'est pourquoi le gouvernement doit réglementer la divulgation de ces images.

Ce travail de réglementation échoit à un groupe, modeste mais en voie d'expansion, d'employés de la Direction de la non-prolifération et du désarmement du MAECI : la Section des systèmes de télédétection spatiale. C'est elle qui détermine quelles images et quelles données peuvent être communiquées aux gouvernements et aux organisations non gouvernementales (ONG) du monde entier.

« La plupart des applications qui sont faites de ces images sont tout à fait anodines, assure le directeur adjoint de la Section, Thomas Gillon. Cela dit, la distribution des images produites par satellite a des

répercussions sur la sécurité. En principe, les clients achètent une licence qui leur permet de les utiliser en respectant certains paramètres. Notre rôle consiste à collaborer avec l'industrie pour que les intérêts commerciaux s'harmonisent aux préoccupations en matière de sécurité. »

Le fait de mettre ces images à la disposition du public représente une rupture notable avec le passé. Encore tout récemment, seuls quelques gouvernements avaient accès à des images de haute résolution; désormais, tous les gouvernements – sans compter des entreprises, des ONG et d'autres acteurs non étatiques – peuvent les obtenir. La non-prolifération concernait jadis les armes nucléaires, chimiques, biologiques et classiques, mais au XXI^e siècle elle comprend aussi les images à haute résolution produites par les satellites.

La Section de la télédétection délivre des licences pour les systèmes à satellites qui sont contrôlés à partir du Canada, ou par des Canadiens à partir de l'étranger. Par exemple, la licence commerciale de RADARSAT 2 appartient à MacDonald Dettwiler and Associates Geospatial Services Inc. de Richmond, en Colombie-Britannique, mais la Section accorde aussi des licences à plus d'une vingtaine d'entreprises situées à l'étranger pour la plupart, qui s'occupent de recevoir, de traiter, de conserver et de distribuer les données en collaboration avec MacDonald Dettwiler. De même, la Section a délivré des licences pour un satellite expérimental appartenant à l'Université de Toronto et à une station de réception de signaux de satellite installée dans les Territoires du Nord-Ouest.

« Ce travail nous fait beaucoup voyager, confie Thomas. Pour inspecter les installations des titulaires de licence, nos employés se rendent dans des régions éloignées de pays comme la Thaïlande, la Chine, la France et la Norvège, souvent par des chemins de campagne ou à bord de petits avions. »

Ce programme de licences aurait peu d'effets si le Canada était le seul à l'appliquer, mais d'autres gouvernements disposent d'organismes qui attribuent des licences semblables. Par l'intermédiaire de la Section de la télédétection, le Canada coordonne régulièrement ses activités dans ce domaine avec eux. Comme de plus en plus d'États adoptent des réglementations semblables, la Section jouera un rôle de plus en plus important en représentant la position canadienne et en contribuant à définir le contexte réglementaire international.

Le détail des images transmises par RADARSAT 2 est étonnant. Comme l'explique Thomas, « les satellites commerciaux peuvent distinguer un bungalow ou un Winnebago, mais sans doute pas un chapeau de cowboy ». Quand on sait que ces images sont prises d'une hauteur de 800 kilomètres, une aussi haute définition force l'admiration.

La charge de travail de la Section devrait augmenter constamment dans les années à venir. En 2014 et 2015, la mission de la Constellation RADARSAT – formée de trois satellites coordonnés entre eux – commencera à orbiter autour de la Terre, et d'autres systèmes à satellites font l'objet de demandes de licence en instance.

La Section collabore régulièrement avec l'Agence spatiale canadienne, la Défense nationale, Industrie Canada et d'autres ministères.

Le K74 dans une valise diplomatique

Le 20 janvier, à l'ambassade du Canada à Paris, un sac de voyage contenant une valise en acier bombée est glissé dans une valise diplomatique et celle-ci est attachée à un courrier diplomatique du MAECI qui doit prendre l'avion pour le Canada. À l'intérieur de ce contenant se trouve un lingot fait d'un alliage de platine et d'iridium, qui sert d'étalon de référence du kilogramme au Canada. Normalement protégé par deux cloches de verre dans une voûte du Conseil national de recherches, ce cylindre rarissime (il en existe seulement 100 dans le monde, dont celui-ci, qui portent le numéro K74) est envoyé à Paris à quelques années d'intervalle pour y être comparé avec l'étalon international du kilogramme, « le Grand K », au Bureau international des poids et mesures.

Pour René Wassill, directeur adjoint à la Direction de l'innovation, de la science et de la technologie (BBT), contribuer à l'expédition du K74 est une des tâches les plus intéressantes de son équipe. « Ça nous change de la routine quotidienne, particulièrement quand on connaît l'importance du K74 pour notre système de poids et mesures et pour notre économie. » Bien que le platine qu'il contient ne vaille guère plus de 65 000 \$, sa valeur pour la mesure des productions industrielles et des exportations se chiffre à plusieurs milliards de dollars.



photo : CNRC

L'étalon canadien du kilogramme sous deux bocaux de verre au CNRC.

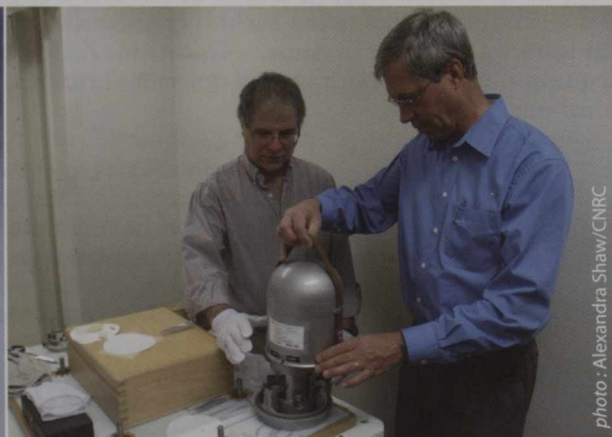


photo : Alexandra Shaw/CNRC

George Matthews, agent technique, et Claude Jacques, métrologue, au CNRC déballent le K74.

Après livraison au MAECI, le K74 a été remis à Claude Jacques de l'Institut des étalons nationaux de mesure au Centre national de recherches, où il restera jusqu'à son prochain voyage en 2015.

« Le Canada compte parmi les rares pays qui possèdent un prototype du "Grand K", souligne Kevin Fitzgibbons, qui dirige la Direction de l'innovation, de la science et de la technologie. Notre étalon national de mesure des masses nous confère une certaine autonomie comme participants au Système international d'unités, qui sous-tend les échanges internationaux du Canada dont la valeur – pour les biens seulement – s'élève à plusieurs milliards de dollars. Le MAECI est tout désigné pour veiller à son transport et à sa sécurité lorsqu'il doit être vérifié, et ce, au bénéfice de tous les Canadiens. »

Le langage du vin

Janet Dorozynski exerce depuis sept ans les fonctions d'experte en vins et spiritueux du MAECI. Bien qu'on lui demande régulièrement de juger les vins lors de concours de dégustation et que le goût du vin la fascine, son travail au Ministère porte avant tout sur la promotion des vins, bières et spiritueux canadiens sur les marchés internationaux. Janet pilote le Programme de promotion des vins canadiens, qui consiste à conseiller et à guider les missions du Canada dans l'achat de boissons alcooliques canadiennes. À l'administration centrale, elle gère aussi la cave à vins et veille à ce que seuls les crus canadiens les plus raffinés soient servis aux cérémonies officielles de haut niveau. « Étant moi-même issue de cette industrie, j'en comprends les tenants et aboutissants et je parle le même langage, explique-t-elle. De concert avec les missions, il s'agit de promouvoir l'industrie canadienne sur la scène internationale, un verre à la fois. »



photo : Martin Orozco

Janet Dorozynski, la spécialiste en vin et spiritueux du MAECI goûte à un superbe vin canadien.



Trouver sa source d'inspiration

Par Anna McAlear

Chaque soir, partout dans le monde, alors que bien des employés du MAECI vont au gymnase ou au restaurant après le travail, il s'en trouve plusieurs qui écoutent l'appel des arts et qui donnent libre cours à leur passion pour la danse, le chant, le théâtre ou la peinture.



photo : Michel Pixel/MAECI

Michael Mancini répétant son texte

Qu'est-ce qui pousse ces hommes et ces femmes à consacrer leur temps et leur énergie à ces activités artistiques? Ce sont des créateurs : ils ne peuvent s'imaginer agir autrement. Pour eux, c'est un besoin.

À Ottawa, pendant que ses collègues rentrent à la maison par une soirée froide, Martine Charles, qui est analyste au Programme d'amélioration de la gestion de l'information, s'en va plutôt à l'Innovation School of Dance dans le quartier de Westboro. Ce n'est pas d'hier que la danse fait partie de la vie de Martine : à l'âge de 13 ans, elle a appris la salsa de son père d'origine cubaine, et plus tard, ont suivi des rythmes tels la bachata et le breakdance. Maintenant, elle passe ses soirées à enseigner la danse. « Danser me fait du bien, dit-elle. Parfois, il y a quelque chose de positif en moi qui veut s'exprimer, et la danse est le moyen idéal pour le faire. »

De son côté, c'est en chantant des airs d'opéra que Jeneviève Clairmont trouve le même plaisir. Commis administrative à la Direction des communications électroniques, des produits et des services de communication, elle chante depuis son enfance, mais ce n'est que tout récemment qu'elle s'est trouvé un goût pour l'opéra. Elle s'est présentée à une audition au Théâtre lyrique de Hull – sans savoir qu'il s'agissait d'une troupe d'opéra – et elle a réussi. Dès sa première répétition, elle a découvert un autre aspect de sa personnalité. Pour elle, apprendre l'opéra a été un défi, mais cela est devenu une véritable passion : « Chanter, c'est toute ma vie – je ne vois pas comment je pourrais m'en passer. »

Ginette Caza, qui est stratège à la Direction des communications sur la politique étrangère et des communications ministérielles, s'adonne depuis peu à la peinture abstraite. « Quand je laisse aller mon imagination et mon art, je sens la joie et la quiétude s'installer en moi, et cela améliore ma façon générale de voir la vie », souligne cette ancienne dessinatrice de mode et animatrice radio. Il suffit de regarder ses acryliques pour comprendre : ils débordent de couleurs, de texture et de lumière.

Pour sa part, le rédacteur en chef de *CanadExport*, Michael Mancini, trouve la même créativité sur la scène. Pour Michael, qui jouera ce printemps le rôle-titre dans *Hamlet* au théâtre CentrepoinTE, le théâtre est « un processus de création à l'état le plus pur. Sur scène, avec le public devant moi, je sens si je rejoins les gens... ou pas. » Une catastrophe peut toujours survenir à tout moment – oublier une réplique ou perdre le fil – mais c'est précisément là que Michael trouve une poussée d'adrénaline et une source d'intensité.



photo : Michel Pixel/MAECI

Le chant est pour Jeneviève Clairmont une passion dévorante.



Ginette partage son art avec nous par ses dessins et ses peintures abstraites. Pour voir l'art de Ginette de plus près, consultez www.paintingsbycaza.com.

“

Danser me fait du bien, dit-elle. Parfois, il y a quelque chose de positif en moi qui veut s'exprimer, et la danse est le moyen idéal pour le faire.

”

Tout comme Michael Mancini, c'est sur scène devant un public que Manon Dumas vit l'exaltation d'un art qui ne pardonne pas. Actuellement en détachement au Bureau du Conseil privé, elle adore les heures qu'elle passe à explorer toutes les facettes d'un personnage. Quand elle a joué récemment dans les *Mechanicsville Monologues* à la Carleton Tavern, Manon raconte que c'est grâce aux répétitions intensives qu'elle a pu rester concentrée sur son personnage parmi toutes les distractions qui fusaient à l'intérieur d'un bar achalandé. Son jeu lui a valu bien des éloges.

Par le truchement de son programme de collection d'œuvres en arts visuels, par les ventes annuelles d'œuvres d'art et d'artisanat de l'Association de la communauté du Service extérieur, ainsi que par diverses expositions de photographies, le MAECI soutient activement les arts et la culture au Canada. Pour Manon, les artistes se savent appuyés, et jamais n'a-t-elle ressenti le besoin de garder le secret sur sa carrière de comédienne.

« Ici, les gens apprécient les arts et la culture. Cette volonté de servir les intérêts internationaux du Canada s'accompagne d'une ouverture d'esprit qui s'apparente passablement à la pensée artistique. »

Veillez consulter Notre Monde en ligne afin d'accéder à l'article écrit par des écrivains chevronnés du Ministère : « Notre monde d'écrivains ».



Martine Charles dansant au Carnaval des cultures à Ottawa

photo : Harlequin Studios

Faire une course avec le dragon

Une équipe de pagayeurs enthousiastes de l'administration centrale pratique un sport chinois ancien; elle le fait pour le plaisir, tisser des liens avec d'autres employés et amasser des fonds au profit d'œuvres de charité.

Au cours des trois dernières années, quelque 25 employés du MAECI ont découvert qu'après une dure journée de travail, il n'y avait rien de mieux que de passer une heure sur l'eau à s'entraîner pour la course de bateaux-dragons d'Ottawa.

Leur équipe s'appelle BOB, acronyme pour Bureaucrates à bord. Chaque année début juin, ils commencent leur entraînement hebdomadaire au Rideau Canoe Club; ils poursuivent ainsi jusqu'au moment prévu pour les courses à la fin du même mois à la baie Mooney. Il s'agit d'un entraînement sérieux. L'équipe paie les services d'un entraîneur professionnel pour qu'il leur enseigne des techniques de maniement de la pagaie et les meilleures stratégies pour le départ et la fin de la course.

« Notre entraîneur en juin était le meilleur qui soit pour nous préparer, nous confie Rupert Cao, qui est un jeune conseiller ministériel au Cabinet du ministre du Commerce international. Il était très ferme, très direct, mais avait aussi un bon sens de l'humour. »

Le 19 juin, jour des qualifications, l'équipe était fin prête.

« Nous devons l'être, ajoute Rupert. Une course, c'est deux minutes de force brute pure. Avant le coup de feu de départ, on a le cœur qui bat très fort. Puis, on y va,

on y met tout ce qu'on a et pendant deux minutes, vos muscles sont en feu, l'eau vous éclabousse le visage, et vous avez beaucoup de plaisir! »

Chaque équipe compte 20 pagayeurs et quelques remplaçants, un batteur pour aider les pagayeurs à conserver le rythme et un barreur à l'arrière du bateau de 12,5 m de long. Le barreur est « comme un gondolier à Venise : ce n'est pas très physique, mais il doit veiller à ce que le bateau reste droit », dit François Paradis-Caron, un agent de promotion des intérêts canadiens qui a eu l'honneur de jouer au gondolier en juin.

Le Festival des bateaux-dragons bénéficie du soutien de l'Ottawa Dragon Boat Foundation. Les 15 bateaux-dragons sont fournis par Great White North, une entreprise située à Toronto qui encourage la tenue de courses dans toute l'Amérique du Nord.

Tradition ancienne de la Chine, les courses de bateaux-dragons sont de plus en plus populaires en Amérique du Nord. Toutes les plus grandes villes canadiennes ont un festival de bateaux-dragons; seulement en Ontario, il y en a plus de deux douzaines. Celui d'Ottawa est l'un des plus importants au Canada : chaque année, il accueille 190 équipes, 5 000 pagayeurs et 60 000 spectateurs.

L'équipe s'améliore chaque année. En juin, l'équipe BOB est passée à un cheveu de se qualifier pour les finales. « Nous étions tellement près, commente la capitaine de l'équipe Marie-Pier Brunelle, une déléguée commerciale aux Programmes commerciaux de l'Amérique du Nord. Si nous avions été plus rapides avec seulement sept centièmes de seconde en moins, nous aurions réussi. Alors ne manquez pas cela cette année! »

En plus du plaisir et de l'entraînement qu'elle en retire, l'équipe a aussi la satisfaction de savoir que ses efforts viennent en aide à des œuvres caritatives choisies par la Fondation. En 2010, grâce aux promesses de dons, aux ventes de tablettes de chocolat et à une vente de plats maison, la capitaine de la collecte de dons Véronique Houle estime que l'équipe BOB a amassé 600 \$.

La période d'inscription pour cette année a commencé au début de mars. Si vous souhaitez participer ou en savoir davantage, écrivez à Marie-Pier Brunelle.



L'équipe de canot dragon du MAECI retourne au quai après sa course.

À la rencontre de nos voisins : rencontres canadiennes dans le marché By

D'un petit poste colonial installé dans un coin perdu il y a 200 ans, le marché By d'Ottawa est devenu au fil du temps un centre vibrant, culturel et diversifié alliant divertissement, restauration et commerce au détail. C'est aussi un endroit qu'affectionnent tout particulièrement plusieurs employés du MAECI après le travail.

Lorsqu'on voit l'îlot de quatre rues qu'est devenu le marché By d'Ottawa, il est difficile d'imaginer qu'il fut un temps où ce n'était qu'un marché couvert construit en gros bois d'œuvre au milieu d'un marécage. C'est pourtant ainsi qu'il faut se le représenter afin de comprendre à quel point il a évolué depuis 180 ans pour devenir un quartier trépidant de restaurants, de pubs, de boîtes de nuit, de boutiques et de galeries, et surtout, constituer le plus vieux et le plus grand marché agricole à ciel ouvert du Canada.

« C'est l'odeur du frais qui ne manque jamais de m'envoûter », d'expliquer Anne Pilon, une artiste d'Ottawa qui habite le quartier du marché depuis 1995 et y achète tous ses fruits et légumes, sans oublier certains produits de spécialité, comme le sirop d'érable pur. « Je m'imprègne fortement des arômes de chaque saison, comme les fleurs coupées en été, les légumes fraîchement récoltés à l'automne. On se sent vraiment vivre, avec tous les aliments frais, et aussi les vendeurs, qui sont tous plutôt rigolos et vraiment pas ordinaires! »

La diversité culturelle du marché By met en valeur la variété de ses produits, comme en témoignent ses quelque 80 restaurants qui permettent à tout un chacun d'y trouver une cuisine à son goût : indienne, thaïlandaise, grecque, italienne, cajun, et des myriades d'autres. Une des spécialités gastronomiques les plus exotiques est celle du restaurant Navarra : la cuisine basque moderne. Le réputé chef René Rodriguez y a créé un menu varié, plein de surprises et d'innovations. Pour titiller les papilles, difficile de trouver mieux que le confit de joues de porc croustillantes, le confit de pieuvre ou la salade de betteraves grillées et salées, pour ne nommer que ceux-là.

À l'autre extrémité du spectre culinaire, le marché By propose des queues de castor, un comptoir désormais célèbre où l'on sert des pâtisseries canadiennes faites à partir d'une pâte pétrie à la main et frite ressemblant – comme son nom anglais l'indique – à une queue de castor. En 2009, le président américain Barack Obama a fait connaître au monde entier ce régal inattendu lorsqu'il a visité le marché By expressément pour acheter une queue de castor. Le copropriétaire, Grant Hooker, souligne d'ailleurs que la diversité du marché lui vient aussi de sa clientèle.

« Tous les jours, on accueille des gens différents, fascinants. Des résidents et des touristes de tous les âges, de toutes les origines et de toutes les professions se présentent à notre kiosque, nous parlent d'eux et enrichissent vraiment nos vies. C'est comme si chaque jour, on voyageait sans quitter la ville. »

En fait, les possibilités d'« expériences planétaires » paraissent illimitées au marché By : musiques du monde en direct, magasins de meubles faits sur commande ou de bijoux de pays lointains, œuvres d'art originales, bars et boîtes de nuit de toutes tendances.

« J'habite le marché depuis près de 16 ans et j'ai l'impression d'en avoir à peine fait le tour, dit Anne. C'est un trésor qui évolue sans cesse, regorgeant d'êtres fascinants et de choses passionnantes à faire. Pour moi, c'est le cœur et l'âme d'Ottawa. »



photos : Michel Pixel/MAECI

Clichés du marché By

[New Delhi]

Apprivoiser le tigre prêt à bondir

Par Archana Mirajkar

Imaginez une ville dynamique où les voitures se fraient un chemin entre les cyclopouses d'un autre âge, où les centres commerciaux luxueux cohabitent tranquillement avec les marchands ambulants, où les nouvelles constructions ultramodernes et les monuments médiévaux forment un horizon éclectique. Vous voilà à New Delhi – où est établi le haut-commissariat du Canada – la capitale effervescente de l'Inde et un microcosme des cultures et des langues du sous-continent.

La plus grande mission diplomatique du Canada se trouve dans la plus grande démocratie du monde – un pays de plus de 1 milliard d'habitants et une puissance mondiale émergente. Le haut-commissariat occupe fièrement sa place dans la belle rue Shantipath de New Delhi, une avenue qui héberge des missions diplomatiques de partout dans le monde.

Malgré son cadre tranquille, le haut-commissariat est le théâtre d'une grande activité. En effet, le Canada continue de renforcer ses liens avec l'Inde dans un grand nombre de secteurs, dont le commerce, la défense des intérêts, les relations politiques et économiques, l'immigration et les affaires consulaires. Au cœur d'un environnement animé travaillent 60 employés canadiens et environ 285 employés recrutés sur place (ERP). Cet effectif d'ERP, le plus important de toutes les missions du Canada, est un microcosme de la richesse culturelle de l'Inde; de par sa composition ethnique, il représente presque tous les États, les cultures et les langues de ce pays et contribue grandement à la vitalité de la mission.

La visite du premier ministre Stephen Harper en Inde, en novembre 2009, et celle du premier ministre Manmohan Singh au Canada, en juin 2010, ont contribué de manière importante à l'intensification des relations entre les deux pays. De même, plusieurs visites de ministres et de délégations de hauts fonctionnaires ont contribué au resserrement des liens et à leur progression.

Les deux premiers ministres se sont engagés à augmenter le commerce bilatéral, qui passerait de son niveau actuel de 4 milliards de dollars à 15 milliards de dollars d'ici cinq ans. L'accord de partenariat économique global entre le Canada et l'Inde, dont les négociations ont été lancées en novembre 2010, devrait aider les deux pays à atteindre cet objectif, voire même à le dépasser.

D'autres accords bilatéraux – sur l'éducation, la science et la technologie, les sciences de la terre et les mines, et la culture – ouvrent aussi la voie à une plus grande collaboration entre les deux pays.

Dans la course que se livre le monde pour solliciter l'Inde, le haut-commissariat entend se faire remarquer grâce à son utilisation de nouveaux outils novateurs auprès d'une population de plus en plus technophile, en particulier auprès des décideurs, des faiseurs d'opinion, des nouveaux dirigeants, des partenaires d'affaires et des jeunes qui contribueront le plus au renforcement des liens avec ce pays. La mission est l'une des premières du Canada à employer Facebook, Twitter et YouTube pour afficher des événements et des messages, notamment les discours du haut-commissaire. Le nouveau bulletin électronique du haut-commissariat, *Connect: Canada in India*, est envoyé à des milliers de lecteurs partout en Inde.

Le haut-commissaire Stewart Beck est un averse promoteur de ces nouveaux médias. Dès que son horaire le lui permet, il se sert de Twitter. Il tient aussi le personnel informé au moyen de blogues vidéo affichés dans l'intranet de la mission.

Le haut-commissariat s'intéresse à l'utilisation de la vidéoconférence pour améliorer les communications avec Ottawa, et les sept autres consulats et bureaux commerciaux du Canada en Inde. Il étudie aussi la possibilité d'employer des dispositifs tels que le BlackBerry Torch pour fournir les cahiers d'information en format électronique aux principaux membres des délégations de haut niveau qu'il accueille.

Il s'agit d'une période des plus stimulantes au haut-commissariat. Le personnel de New Delhi apporte une richesse culturelle et présente une diversité sur le plan de l'âge – de 24 à 64 ans – et des spécialités. Les employés peuvent être aussi bien des médecins, des ingénieurs, des diplômés en droit, des spécialistes en technologies de l'information ou des conseillers financiers, pour ne nommer que ces professions, qui sont toutes essentielles à l'avancement des activités multiseCTORIELLES du Canada en Inde.

La secrétaire sociale du haut-commissaire, Geeta Kwatra, a été témoin de nombreux changements à la mission depuis son arrivée en 1971. « J'ai beaucoup de plaisir à travailler au haut-commissariat, indique-t-elle. Au fil des ans, j'ai côtoyé tellement de gens, et la mission bourdonne de plus en plus d'activités. »

Sumit Jain, la plus récente recrue de l'équipe des communications électroniques au haut-commissariat, aide la mission à rejoindre les cybercitoyens de l'Inde, ce qu'il trouve fort emballant. « C'est très stimulant de savoir que le haut-commissariat cherche à se tailler une place de choix dans le cyberspace afin de mieux communiquer avec un pays qui évolue rapidement. Je suis enchanté à l'idée de participer au processus qui permettra à la mission d'accroître sa présence dans les médias sociaux et Internet. »

Lorsque le haut-commissariat du Canada a ouvert ses portes à New Delhi, en 1953, la résidence officielle servait aussi de chancellerie. Les services liés au commerce, au développement, aux affaires consulaires et aux affaires publiques étaient situés



photo : Simon Cridland/MAECI

L'équipe canadienne (en rouge) affronte l'équipe indienne au tournoi qui s'est déroulé à Ladakh en janvier.

dans différentes parties de la ville. L'immeuble actuel a été conçu par Poon, Gardner, Garrett, une firme d'architectes de Vancouver, et a été inauguré en 1972. À mesure que les activités du Canada en Inde se sont intensifiées et diversifiées au cours des années 1990, de nouveaux employés ont été embauchés et l'immeuble a été agrandi. L'enceinte résidentielle du haut-commissariat, qui s'étend sur près de cinq hectares, comprend des logements pour une trentaine d'employés canadiens, ainsi que le Club Canada, un endroit populaire auprès des employés et de leur famille qui peuvent y trouver un restaurant, qui offre aussi un service de traiteur, et un lieu pour organiser des réceptions.

De l'environnement verdoyant de la mission aux confins du cyberspace, l'équipe du haut-commissariat du Canada à New Delhi continuera de promouvoir le Canada en tant que partenaire naturel de ce pays de l'Asie du Sud – un tigre prêt à bondir. Et même si le haut-commissariat exploite les nouvelles technologies pour mettre en valeur les forces du Canada, les liens personnels demeurent essentiels pour faire avancer la relation bilatérale. Heureusement, la mission de New Delhi peut compter sur un personnel nombreux et dévoué pour y arriver.



photo : Sanjeev Narula

Jason Kenney, ministre de la Citoyenneté, de l'Immigration et du Multiculturalisme du Canada, discute avec le personnel de la mission lors de sa visite en septembre 2010.

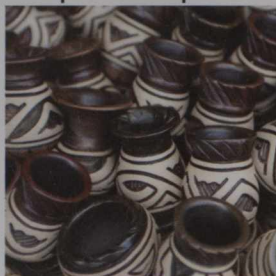


photo : Hazel Shiromani

Le haut-commissaire Stewart Beck montre une brochure produite par le Programme de promotion des intérêts du haut-commissariat à New Delhi, durant une réception donnée pour les délégués ayant participé au Pravasi Bharatiya Diwas (PBD) en janvier 2011. Plusieurs Canadiens d'origine indienne ont assisté à l'événement.

[Brésil] Cinq endroits à ne pas manquer

Le Brésil n'est pas seulement le plus grand des pays d'Amérique latine : c'est aussi, et de loin, le plus diversifié. Pour certains, c'est le pays de la légendaire forêt amazonienne, des superbes plages et du carnaval. Pour d'autres, c'est celui des gens accueillants, des grandes villes et du riche mélange de races et de cultures. Au fond, tout le monde convient qu'un voyage au Brésil est une aventure qui n'a pas son pareil.



BELÉM

Dans cette ville de l'estuaire de l'Amazone dans le Nord du pays, les gens vous demandent : « Sortez-vous avant ou après la pluie aujourd'hui ? » Si vous ne connaissez pas Belém, capitale de l'État du Pará, la blague pourra vous paraître bizarre, mais elle a un fond de vérité. À cause du climat chaud et humide de la région, à peu près tous les jours il pleut vers 15 h – c'est presque réglé comme une horloge. À Belém, l'attraction principale est le marché du Ver-o-Peso (qui signifie « vérifie le poids »), lequel tire son nom de l'époque coloniale alors que l'on vérifiait le poids des marchandises dans le port situé à proximité. De nos jours, on trouve à peu près de tout au marché. On peut visiter aussi le vieux port, un endroit magnifique qui a été revitalisé et qui présente un vaste choix de restaurants et de boutiques.



LES LENÇÓIS MARANHENSES

L'un des joyaux du Brésil, les Lençóis Maranhenses sont une vaste étendue de dunes de sable qui longe la côte sur 70 km dans l'État du Maranhão et qui s'avance dans les terres sur 50 km. Ce désert est parsemé de lagunes d'un bleu-vert qui se remplissent durant la saison des pluies et qui font contraste avec le sable blanc des dunes, lesquelles peuvent atteindre 40 m de hauteur. D'une superficie de 155 000 ha, le parc national des Lençóis Maranhenses sert à préserver cet écosystème bien particulier.



RIO DE JANEIRO

Appelée « la ville merveilleuse », Rio de Janeiro possède des attraits qui en ont fait un endroit de renommée internationale. Qui n'a pas entendu parler du célèbre carnaval, la plus impressionnante fête populaire du monde ? Ou encore du Pain de sucre et des belles plages qui ont inspiré des musiciens du monde entier ? Il y a toujours quelque chose à faire à Rio : des événements sportifs pour tous les goûts, des centres culturels, d'innombrables musées, des églises, de célèbres confiseries, des vieux tramways et des plages – beaucoup de plages. Rio est aussi l'une des grandes destinations d'affaires au Brésil, où se tiennent régulièrement d'importantes conférences et réunions nationales et internationales. En 2016, Rio sera la première ville sud-américaine à accueillir les Jeux olympiques ; cette année, elle sera l'hôte des V^e Jeux mondiaux militaires.



BONITO ET LE PANTANAL

Cette humble ville, avec ses rivières aux eaux cristallines, son abondance de poissons, ses cavernes et ses cascades, attire des touristes du monde entier. Parmi les activités les plus populaires, soulignons la plongée dans les cavernes, l'observation de la faune sous-marine et la randonnée en forêt. Le Pantanal, paradis écologique situé à proximité de Bonito, comprend la plus vaste zone humide et le troisième plus grand sanctuaire environnemental de la planète.



photos : Ministère du Tourisme, Brésil

L'ILHA DO MEL

L'Ilha do Mel (« l'Île de miel ») se trouve à 95 km de Curitiba, dans l'État du Paraná. Le périple pour s'y rendre fait littéralement partie de l'aventure : à partir de Curitiba, le Serra Verde Express vous fait faire une partie de trajet vers l'Ilha do Mel en passant par la plus grande zone protégée de la forêt atlantique brésilienne. Sur l'île, le visiteur trouvera des plages magnifiques et paisibles, un vieux fort, un phare et une vie nocturne trépidante. L'endroit est recherché aussi pour le surf et constitue une importante réserve écologique de renom.



Foreign Affairs and
International Trade Canada

Affaires étrangères et
Commerce international Canada

LIBRARY E A / BIBLIOTHÈQUE A E
3 5036 01032060 7

Canada

OUR WORLD

DFAIT's Employee Magazine
Issue 13—Spring 2011



Diversity

Our advantage

work ■ heritage ■ passions



DOCS
CA1
EA
076
EXF
v.
no. 13
Spr 2011
Copy 1

ABOUT *Our World*

Our World is the Foreign Affairs and International Trade Canada (DFAIT) employee magazine, written by and for DFAIT staff. It is published quarterly by the Foreign Policy and Corporate Communications Division (BCF).

ACTING MANAGING EDITORS

Eric Nicholas
Charles Enman

DESIGN & LAYOUT

Michel Pixel
Geneviève Houle

EDITORIAL ADVISORY BOARD

Latifa Belmahdi (BCF)
Debora Brown (BCD)
Brian Foreman (GLEE)
Francois Jubinville (CEP)
André-Marc Lanteigne (CSM)
Campbell Morrison (CMC)
Hani Nasser (WSHDC)
Ian Shaw (BCF)
Mebs Velji (GEMX)

Our World CONTRIBUTORS FOR THIS ISSUE

Anna McAlear (BCF)
Archana Mirajkar (DELHI – PA)
Campbell Morrison (CMC)
Marina Wilson (BCF)

Visit *Our World Online* on the DFAIT intranet for additional content, special features, and guidelines for submissions to the magazine. We encourage you to submit story ideas, articles, photos and comments. Contact us at:

ourworld-notremonde@international.gc.ca.

COVER PAGE

An abstract representation of a diverse group of people coming together to achieve common goals.

INSIDE COVER

A row of baskets used by fruit and vegetable vendors at the Byward Market.
photo: Michel Pixel



ISSN 1920-1605 *Our World* / *Notre Monde*

In This Issue

- 3 Up Front: Building Bridges Not Walls
- 4 From the Edges of the World
- 6 From the Edges of Canada
- 8 Keeping Heritage Alive
- 10 The Aboriginal Advantage: A Win-Win for Canada
- 11 Diversity of Professions
- 12 Passing the Baton
- 14 Diversity in Action
- 16 Diversity of Tasks
- 18 Enchanted by the Muses
- 20 Life After Work: Racing With the Dragon
- 21 Meet Our Neighbours: Canada Meets in the Byward Market
- 22 Featured Mission: New Delhi
- 24 Travel: Brazil—Top Five Places

Our World Online

See more diversity articles in the *Our World* online edition.



Building Bridges Not Walls

In this issue of *Our World*, we explore the vitality of our employees through the kaleidoscope of diversity. Hailing from the four corners of the globe and remote regions of Canada, DFAIT employees form a tapestry of rich experiences, skills and knowledge that makes our organization an outstanding example of Canada's diversity advantage.



photo: Charles Enman/DFAIT

Denis Kingsley, DFAIT's Champion of Multiculturalism

DFAIT, as a foreign affairs ministry, must represent the contemporary face of Canada to the world. Canada is arguably the most diverse nation in the world, with more citizens of foreign birth than any other country except Australia. There are more than 200 ethnicities in the Canadian mosaic, and our Aboriginal peoples alone speak more than 50 languages. Immigrants to Canada come from virtually every nation on the face of the earth. There is no field of human endeavour, whether in the arts, sciences or humanities, in which Canadians have not made a major contribution. And the same can be said of our versatile and talented employees.

While there are many angles from which to examine diversity, there is only one common thread in Canadian society—inclusion. Our national experience and our history have taught the value of bringing everyone under the big tent. In this issue, employees demonstrate how this inclusion enriches and strengthens our organization.

As the new champion for multiculturalism, I read this issue with intense interest. As a French-Canadian whose forebears have been in Canada for many generations, my heart warmed to the stories of employees who have become new citizens, such as Zoulfia Chougaiyova, who left strife-torn Central Asia for a new life in Canada. Lynn Hartery, from the shores of Newfoundland, and Laura Dalby, from 100 Mile House in the B.C. interior, reminded me of the rich regional differences brought together here at DFAIT. The article entitled "Aboriginal Advantage" is a welcome reminder of how far we have come in ensuring that our first Canadians are not only part of our department, but are among the present and future leaders of this organization. And if any of you have doubts about the artistic skills of your colleagues, I invite you to read the "Enchanted by the Muses" article, which flags just some of this talent.

I have often pondered the distinction between *multiculturalism* and *diversity*. Cultural differences are certainly aspects of diversity—but diversity also embraces the wide spectrum of talents, origins, life experiences, educational backgrounds and perspectives, among other attributes that make everyone unique.

In my career, I have never sought to bring together only people whose views mirror my own. Instead, I have found that consensus reached by diverse groups has always been of greater value.

Mere lip service will not afford us the advantages of diversity. If we allow any group to be marginalized, or think in terms of "mainstream" and "fringe," we will fail. We must always build bridges rather than walls.

Here at DFAIT, I'm proud of how well-attuned we are to the value of diversity and its importance in enhancing the crucial work we do.

Denis Kingsley,
Assistant Deputy Minister, International Platform Branch

Dept. of Foreign Affairs
Min. des Affaires étrangères

JUL 16 2011

Return to Departmental Library
Retourner à la bibliothèque du Minist

WELCOMING OUR NEW MINISTER OF STATE

DFAIT is pleased to welcome Diane Ablonczy, Minister of State of Foreign Affairs (Americas and Consular Affairs). Minister of State Ablonczy joins ministers Cannon and Van Loan and a committed team working to enhance the relationship with our neighbours to make the Americas a more prosperous, secure and democratic part of the world. Minister of State Ablonczy is also leading on the important consular work that is being done on behalf of Canadians outside our country.

Minister of State Ablonczy holds degrees in education and law from the University of Calgary. She served as Minister of State (Seniors) prior to her appointment at DFAIT. For more information, read Minister of State Ablonczy's biography on DFAIT's intranet and Internet.



From the Edges of the World

As DFAIT connects Canadians to the world, it draws on the rich tapestry of skills and experience of its employees, especially those born outside of our borders. Here are a few of their stories.

Today, Zoulfia Chougaiпова works as a program officer in the Biological Non-Proliferation Division of the Global Partnership Program Bureau. She has a fulfilling job and a sense that the earth is firm beneath her feet. But in the early 1990s, she and her parents were strangers to any sense of security.

The Chougaiповs are Tatars, part of an ancient ethnic group sprinkled throughout Russia and the Central Asian republics of the former Soviet Union. In the early 1990s, they were living in Dushanbe, the capital of Tajikistan, where Zoulfia attended high school and began university. Then civil war broke out. There was gunfire and explosions in the streets, and some of her classmates lost their parents in the fighting.

“There was no longer any safety for people in Dushanbe,” she recalls. “All we wanted to do was to get away from the civil war and ethnic conflict.”

The family fled to Samara, Russia, where Zoulfia completed university and worked for the Soros Foundation’s Open Society Institute, which was promoting the development of civil society in Russia. In 1996, she came to Canada and completed a master’s degree in public policy and public administration at Concordia University. After graduation, she worked for two government departments and as State Visits Researcher for the Governor General before joining DFAIT in 2008.

“Doors are always open to me, and I have an interesting career path in the Canadian public service. I love Canada for its richness of linguistic, cultural and human experience, and am proud to be Canadian.”

Arcade Kakunze, who manages the Enquiries Service, hails from Burundi, a central African country that, like its neighbour Rwanda, was torn apart by ethnic strife in the mid-1990s. Arcade was living at that time in Washington, D.C., where his father was a diplomat. When his father was recalled to Burundi, he opted not to go back, knowing that the political environment was dangerous for returning diplomats and politicians. Instead, the

family immigrated to Canada—to London, Ontario, where his father became an elementary school teacher.

After completing a communications degree at the University of Ottawa, Arcade applied for a position as an agent in the Enquiries Service and became manager three years later.

Arcade has been back to Burundi twice since moving to Canada—first 10 years ago, and again last year, when his relatives were delighted to note a great improvement in his Kirundi, the national language.

“I have not forgotten my beginnings, and I’m delighted to see the country quite stable now—but I feel very Canadian,” Arcade says. He laughs. “I even say eh.”

Estelle Chou works as a policy and licensing officer in the Remote Sensing Space Systems Division, which licenses earth observation satellites. That’s half a world and a lifetime away from her childhood in Taiwan. Her grandmother was famous there—a congresswoman in Chiang Kai Shek’s last government in China, who fled to Taiwan the day before the People’s Liberation Army raided her Shanghai home.

When she was 14, Estelle came to Toronto. It was hard going at first, since she spoke no English, but she soon aced her ESL classes and then enrolled at the University of Toronto, where she earned a master’s degree in contemporary Chinese politics while working for CSIS. Three years ago, she joined DFAIT.

Estelle has since worked briefly in the Canadian embassy in Beijing, where, understandably, her fluency in both Mandarin and Cantonese was an asset. “It was interesting work at the mission,” she says. “But it’s good to have different experiences—and I like my work here in Remote Sensing.”

Claudio Ramirez, a trade commissioner at the Canadian consulate in Miami, left his native Chile when he was only 3 after the overthrow of Salvador Allende. “I had a prominent uncle who was tortured by the authorities,” Claudio recalls. “With the circle of oppression closing in, my father decided it was time to go.”

Growing up in Montreal, Claudio regretted that his only contact with Chilean culture was speaking Spanish at home and enjoying his mother’s Chilean cooking. When he joined DFAIT as a trade commissioner in 2001, he was able to reconnect with his Latin American roots. He has had postings in Latin America, and is president of an association of Latin American trade officers in Miami.

“I’m lucky. I can give something back to Canada—the country that provided safe haven for my family. And at the same time, I’ve found my roots again. It’s a full circle.”

Arcade Kakunze against a backdrop of Burundian art

photo: Michel Pixel/DFAIT



photo: Charles Enman/DFAIT

In her work at DFAIT, Yelena Fominykh offers the same kind of helping hand to travellers that she and her mother received from Canada many years ago.

Two young women in the department spent their early years in adjacent Eastern European countries during the first years of democracy after the fall of Communism.

Cristiana Nye, a member of the International Experience Canada team, was born in Romania. Her mother, a nuclear engineer, married a Canadian construction consultant working at the same nuclear energy facility in Romania. When Cristiana was eight, the family moved to the Republic of Korea, where her parents worked on another nuclear energy project.

Two years later, the family moved to Canada, and Cristiana arrived with only vague impressions of North American life. "At school, I could never identify pop culture references—and I still can't," she says. She was surprised at how informally students were allowed to dress—in fact, the lifestyle as a whole was more liberal than anything she had known. Less than two years later, the family moved again—this time to China for another overseas project.

Today, she feels fortunate to have grown up among different peoples, cultures and customs. "My experiences have taught me that there isn't just one way to look at the world. There is always more than one solution to any problem—and we should carry this realization with us wherever we go."

In her current work, Cristiana is helping Canadian and international youth gain travel, work and life experiences abroad. "The work is rewarding—I'm happy to be part of a team that helps nearly 20,000 young Canadians each year immerse themselves in another culture."

Yelena Fominykh, a travel information officer, was born in Moldova. Life was hard after the dissolution

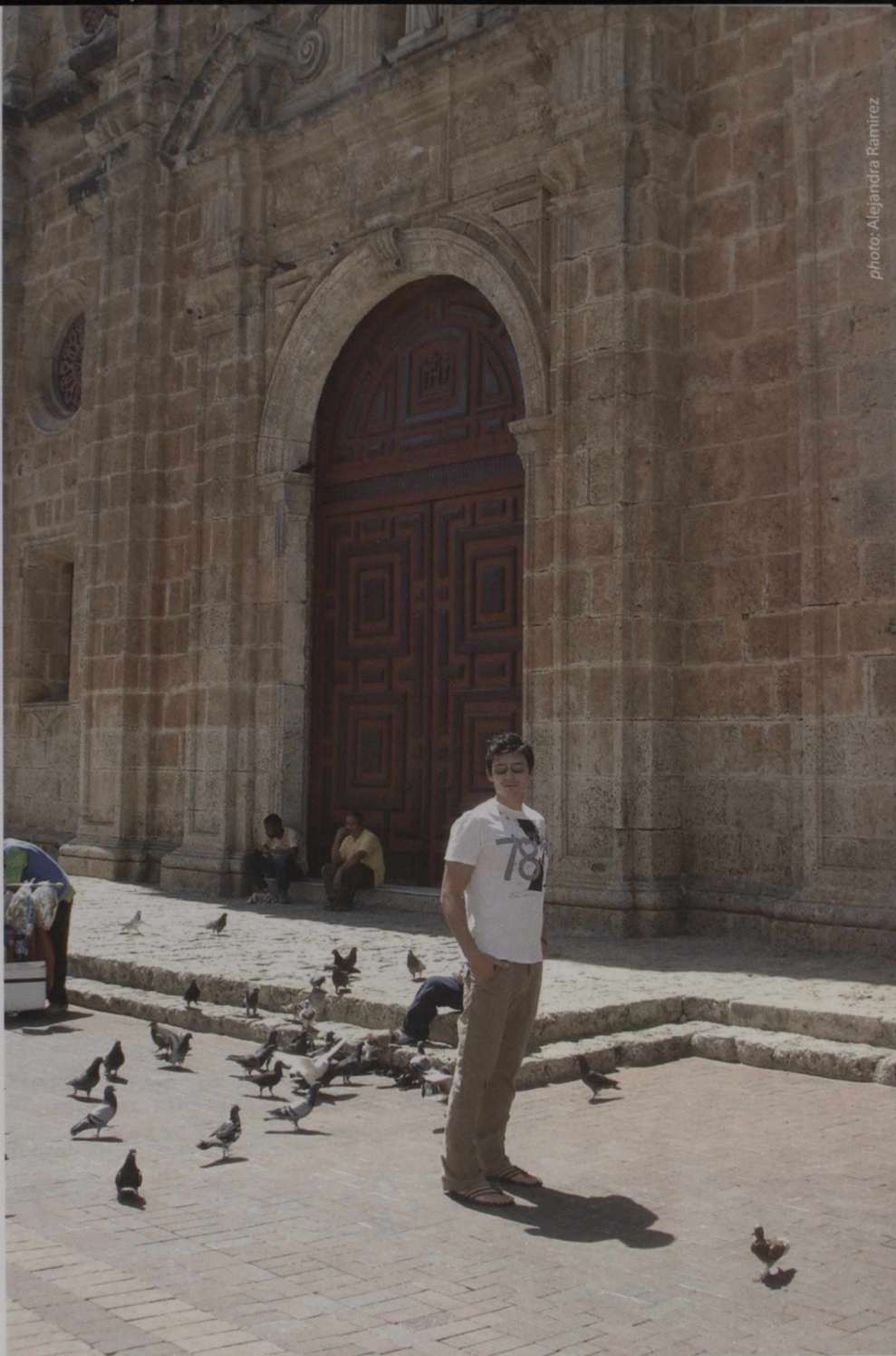


photo: Alejandra Ramirez

Claudio Ramirez outside a church in Cartagena, Colombia

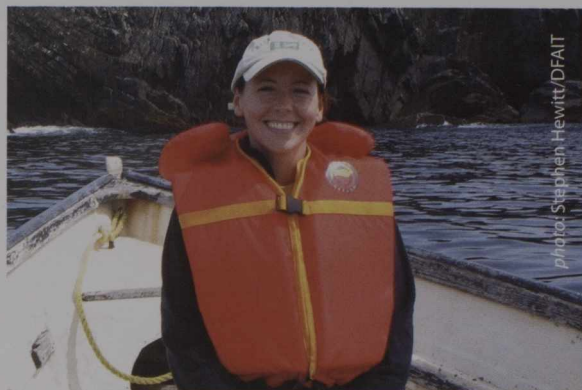
of the Soviet Union in 1991, but she remembers fondly the affection of her extended family. At 11, she came with her mother to Canada in search of a better life. "I knew only that we were leaving loved ones behind and moving to a new country and—I hoped—an exciting new beginning."

And so it proved. She came to see Canada as a supportive place where advancement is as open to newcomers as to anyone else. Her passion for travel and exploring different cultures led her to studies in international relations and on to work at DFAIT.

Yelena now plays a role in ensuring that Canadian travellers are well informed and are able to ensure their safety abroad. She offers the same kind of helping hand that she and her mother received many years ago. For her as for others, a circle has been closed.

From the Edges of Canada

By Campbell Morrison



Lynn Hartery, a desk officer in Mexico City, is comfortable at sea off Newfoundland.



Laura Dalby, Trade Commissioner for Central America and Cuba, having after-hours fun with her dog.



Lauren MacLennan, a trade commissioner with GSC, grew up in the Cree village of Peerless Lake, Alta.

Though headquartered in Ottawa, our department benefits from the unique perspectives of employees who come from all over Canada—from villages in Nunavut to small towns in Newfoundland, to northern Alberta, the B.C. interior and everywhere in between.

Lauren MacLennan, Trade Commissioner for Australia, New Zealand, Vietnam and the Pacific Islands, recalls the Cree village of her childhood—Peerless Lake, Alta., 300 km north of Edmonton—where horse-drawn wagons took children to school. As a child, she learned the importance of moose-hunting and fishing for survival, and how the success of the community depended on the cooperation and support of all its members.

MacLennan later lived in Widewater, Alta., on the shore of Lesser Slave Lake, before moving south to Cochrane and then to Calgary. “I am proud of my western heritage and rural roots,” she says. “As an Albertan, I grew to appreciate and understand the western spirit of helping your neighbour, living courageously and honestly, appreciating the natural environment, taking pride in hard work, and being dedicated to the things you care about—a perspective I try to bring to my job every day.”

In a similar way, Laura Dalby, who hails from 100 Mile House, nestled on a plateau between the Coast and Rocky mountain ranges in central British Columbia, feels the experiences of her youth serve her well in her current position as trade commissioner for Central America and Cuba.

Given its name by gold prospectors because of its distance from Lillooet, B.C., 100 Mile House’s local economy is driven by ranching, mining and forestry, the mainstays of many Central American economies.

“Growing up near mining operations gives you insight into the great benefits and great risks involved in removing minerals from the ground, and I bring that profound understanding to my files,” she says.

From the East Coast is Lynn Hartery, a desk officer in the Canadian embassy in Mexico. Her home town is Portugal Cove South, a tiny inshore fishing community of roughly 200 souls near Mistaken

Point, about a two-hour drive south of St. John's, Newfoundland. "We had an inshore fishery, a garage, a church, a wharf, and two convenience stores when I was growing up," she recalls. The closing of the cod fishery hit Portugal Cove South hard, cutting its population in half.

"I feel very blessed to have grown up there: salt air, the great outdoors, the security of being surrounded by family and friends, the many cousins I had to play with and the fact that I could walk into any neighbour's house without knocking."

While living in a city of 20 million people is certainly different from rural Newfoundland, Hartery was pleased to note that the traditional Christmas dinner in Mexico is salt cod, a Newfoundland specialty.

"I am proud to represent my country, and I am delighted when people ask me where I'm from. I can describe the little piece of paradise that we call Newfoundland and Labrador."

Islands are also home for Christine Sutton, Consul and Finance / Human Resources Manager in the Consulate General of Canada in New York City. She grew up in Rice Point, P.E.I.—where you can watch the lobster fishers ply their trade in the Northumberland Strait—and later in the Magdalen Islands, a unique archipelago in the Gulf of St. Lawrence.

"My upbringing means I am quick to want to go and help others, whether during hurricanes, earthquakes or plane crashes," she says. "I am able to pick up and go wherever I'm needed, to help in whatever way I can."

Bev Young, a senior program manager with Circumpolar Affairs, is from Canada's north. She grew up in Cape Dorset and Iqaluit in Nunavut. Life in Nunavut is all about personal connections. With a population of about 30,000, the territory is similar to a small town spread out over a fifth of the area of Canada. "It is all about building relationships with people because you run into them all the time," she says. "It also helps me understand the Arctic and represent Canada's interests there."

Young's story, as well as the many others, underscores the great advantage we have as a department and as Canadians—direct access to a myriad of special perspectives, that enhance both our professional and personal lives.

Diversity in the Department at a Glance



Keeping Heritage Alive

Our multicultural fabric is one of Canada's most defining characteristics. But that fabric would fade quickly if newcomers did not strive to keep their cultural heritage alive. Fortunately, as *Our World* discovered, a number of employees are honouring their past and, in the process, amplifying their contribution to Canada.



photo: Charles Enman/DFAIT
Though born in Calgary, Vivian Hung feels a deep affinity with her family's Chinese traditions.

Though born in Toronto, Roman Waschuk, Director of the Stabilization and Reconstruction Programs Division, grew up speaking Ukrainian, the language of his parents, who had emigrated from Ukraine in the late 1940s.

"Language was just the beginning," Waschuk says. "Actually, there were many Ukrainian elements in my childhood."

His family attended the Ukrainian Catholic Church and, as a youth, he was a member of a Ukrainian-speaking scout troop. On Saturdays, he attended a special school that focused on Ukrainian language, culture and history.

However, while cherishing its heritage, the family was entirely open to Canadian culture. Each December 25, they would join relatives for a Christmas turkey dinner. Thirteen days later, they would have a Ukrainian celebration, with the traditional 12-course meatless dinner. "Two Christmases each year—right there, you can see the advantages of multiculturalism," Waschuk says with a laugh.

His heritage has also been of great value to his career. From 1994 to 1998, for example, he was posted as a political counsellor at the mission in Kyiv, where his command of the language was an obvious advantage and his knowledge of Ukrainian history sharpened his understanding of events in the former Soviet republics following the dissolution of the Soviet Union.

He is now passing the richness of his heritage on to a third generation. His two children speak Ukrainian and attend a Ukrainian heritage language program at a local school. "As they move into the future, my children will build their own identities—but I send them on their way with perogies and a dollop of sour cream," he says.

The pleasures of preserving one's culture are equalled by the satisfactions of sharing it, says An Nguyen, a senior analyst in the Planning and Resource Management Division. When Nguyen, born in Vietnam, married her Franco-Ontarian husband, the couple took a "hybrid approach" to

the event. At her parents' home in Kitchener, they held a Vietnamese wedding tea ceremony—with Nguyen dressed in an *ao dai*, the traditional tunic dress, and the groom arriving with his family for a formal welcoming, an exchange of gifts and a traditional ceremony.

"My husband's family found this a great multicultural learning experience," Nguyen says. "Everyone enjoyed it."

In a nod to a recent Western practice, the couple also had a destination wedding in the Mexican city of Puerto Aventuras, attended by two dozen friends and family members.

"We honoured both traditions—and we plan to keep on doing that," she says.

Nguyen came to Canada with her parents when she was only months old and for most of her life could imagine Vietnam only through her parents' nostalgic conversations about their homeland. However, in 2004, she went back to teach English for several months, and used the opportunity to tour the country, get to know her extended family and make a good start at mastering the written language.

"My parents have a love affair with their home country and I learned to understand how they feel—and even to share it."

Vivian Hung, a management and consular officer in the Office of Transformation, was born in Calgary but feels a deep affinity with Hong Kong, the city her parents left to come to Canada more than three decades ago.

"I am Canadian-born and feel very Canadian," she says. "But I am also a typical 'CBC' or 'Canadian-born Chinese,' as we call it. I have a foot in both worlds."

All her life, Hung has spoken Cantonese, the language spoken at home.

Among the Chinese traditions that her family honours is "grave-sweeping day," a 2,500 year-old



photo: Charles Enman/DFAIT
Roman Waschuk's rich Ukrainian heritage has been of great value to his career at DFAIT.

festival day on which the family goes to her paternal grandparents' grave in a Calgary cemetery, sets up a table to offer food, flowers and incense, and burns "spirit money" to ensure the prosperity of their ancestors in the afterlife.

"These are very old Chinese traditions that we carry on here in Canada. I've grown up touched by both traditions—the Canadian and the Chinese—so I'm neither a typical Canadian nor a typical Hong Konger. I occupy the CBC's middle ground."

Susan Sunday, a member of the Akwesasne Mohawk Nation, has maintained a sense of connection with her family and forebears through nearly three decades of service in the department.

At her nine postings abroad—to Africa, Europe, South America and Asia—she brought along a traditional Mohawk dress that took her two and a half years to sew. "And it has served me well," she says. "I even wore it to meet the King of Thailand."

In every apartment Sunday has lived in, she puts up a painting of a native dancer, done by one of her uncles, that always draws the attention of visitors. "They always find the painting beautiful and ask about the dancer," she says. "That gives me a chance to explain some of our traditions."

When Sunday was posted in the former Czechoslovakia, she was surprised to discover a profound interest in North American native life. Those most interested held gatherings at which everyone dressed in native costumes they had made themselves. "Their gear was not quite authentic, with Cree, Objibway and Sioux elements mixed up—but I think they wanted to emulate a freedom they saw in native people at a time when they were not fully free themselves. I found it impressive."

Now back at Headquarters as director of the Client Service Centre, Sunday goes back every other weekend to her reserve, where she renews her connection to the place she grew up.

All employees at Headquarters will recognize Mourad Balti, the friendly commissioner at the entrance to B Tower. He arrived in Canada from Tunisia in 2003. Although he has no relatives here, he celebrates Ramadan and his country's Independence Day with his many Tunisian friends. All summer, they play soccer, a favourite national sport.

Family is irreplaceable, and he goes back to Tunisia each year to renew his ties with his mother and three siblings.

"But in a sense, you can find 'family' wherever you are," Balti says. "We must always step forward to greet the other—something that people welcome here in the department. We have different cultures and languages, but au fond, we are all part of the human family."

Balti's sentiments are echoed by many DFAIT employees. As Roman Waschuk notes, having two cultures allows individuals to transcend the outward identities we construct. "With two cultural identities, you can't be entirely captured by either of them—so you're freer in a sense to know and be yourself."



photo: Geneviève Houle/DFAIT

Mourad Balti goes back to Tunisia each year to renew his ties with his mother and three siblings.



photo: Charles Emman/DFAIT

An Nguyen in her *ao dai*, the traditional tunic dress she wore for her Vietnamese wedding tea ceremony



photo: Mike Pinder Photography

Susan Sunday has enjoyed sharing her Akwesasne Mohawk traditions with friends and colleagues all over the world.

The Aboriginal Advantage:

By Marina Wilson

A Win-Win for Canada

Joel Cardinal is Cree and grew up on a reserve in Northern Alberta. He firmly believes that Canada's Indigenous people can play an important role as ambassadors to other countries.

In an essay he submitted for the Aboriginal Essay Competition sponsored by DFAIT and Cameco Corp. in collaboration with the Canadian Bureau for International Education, Cardinal makes that case: "Active participation by Aboriginal groups in the decision making process on issues that affect them is the key for gaining Aboriginal support on international issues, thereby creating solidarity with Aboriginal people on Canada's international affairs."

Deborah Chatsis, Canada's ambassador to Vietnam, could not agree more. Chatsis, a Cree from Northern Saskatchewan, firmly believes that "within DFAIT, Aboriginals can bring a unique perspective to foreign policy work, including on Aboriginal rights, the Northern strategy, Arctic relationships and sustainable development, which helps to ensure that foreign policy is relevant and useful to Canadians."

And DFAIT has made possible just that. James Bartleman, who served as the 27th lieutenant governor of Ontario from 2002 to 2007, was at the forefront of Canadian foreign policy making for 35 years, serving as the chief foreign policy advisor to the prime minister and as ambassador to Israel and South Africa. Bartleman is a member of the Chippewas of Mnjikaning First Nation.

Mary Simon was Canada's first ambassador for circumpolar affairs and later served as ambassador to Denmark. Simon, an Inuk from Northern Quebec, is now president of Canada's national Inuit organization.

Today, with support from the Corporate Resourcing Division (HSR), Don Bobiash, the champion for Aboriginal people in the department, is actively working to attract and retain new talent from Canada's Aboriginal communities. "Involving Aboriginal Canadians in foreign policy is the right thing to do," says Bobiash. "They are affected by



Winners of the National Aboriginal Essay Competition: Kelly Campagnola, Lea Toulouse Florentin and Joel Cardinal

decisions made in this department and should definitely have a say."

In March 2010, Bobiash hosted the Aboriginal Career Counsellor Conference, which brought together counsellors from 20 universities across Canada to learn about the department and to promote opportunities for Aboriginal students and graduates.

This conference is one of a series of DFAIT initiatives designed to strengthen relations with universities that have significant Aboriginal student populations and to promote Aboriginal recruitment.

In the summer of 2010, DFAIT inaugurated an Aboriginal co-op stream, which brought in several students over the summer and fall semesters.

"We need managers to come forward with opportunities—we want them to take on a student!" says HSR Director Monica Janecek. "Co-op programs and initiatives like the essay competition enable Aboriginal students to use their academic knowledge in an actual work setting, gain insights into future occupational opportunities and develop skills that could lead to employment after graduation."

Joel Cardinal, who won the essay competition, got a taste of that last summer. He travelled to Geneva as part of the official Canadian delegation to the UN Expert Mechanism on the Rights of Indigenous Peoples.

Cardinal says he has, at times, considered a career in the Canadian foreign service.

"Winning the essay competition has definitely made me interested again."

Diversity of Professions

Just as members of the department come from many corners of the world and from many cultural traditions, they also have great diversity in terms of the work they did before joining DFAIT. Of the many stories to tell, here are a few.

As a nuclear submarine officer in the Royal Navy, Michael Washer never had the slightest expectation of moving to Canada and working for Foreign Affairs and International Trade Canada. However, that experience turned out to be the perfect qualification for what he's doing now: supervising the defuelling and dismantlement of nuclear submarines in Russia.

As a deputy director in the Global Partnership Program, Washer has been doing this work for seven years. "It's a perfect circle," he says. "Years ago, I chased Soviet submarines through the oceans, and now I help dismantle them and remove the dangers they might pose if they were left to deteriorate. And I must say, the Russians are pleased to know of my professional background."

Washer goes to Russia six to eight times a year to oversee Russian shipyards dismantling dilapidated Soviet-era nuclear submarines. The 18th one to be dismantled will soon be finished under Canadian funding.

Hard work? Not for Washer. "I'm one of those blokes who would almost pay to do the work I do."

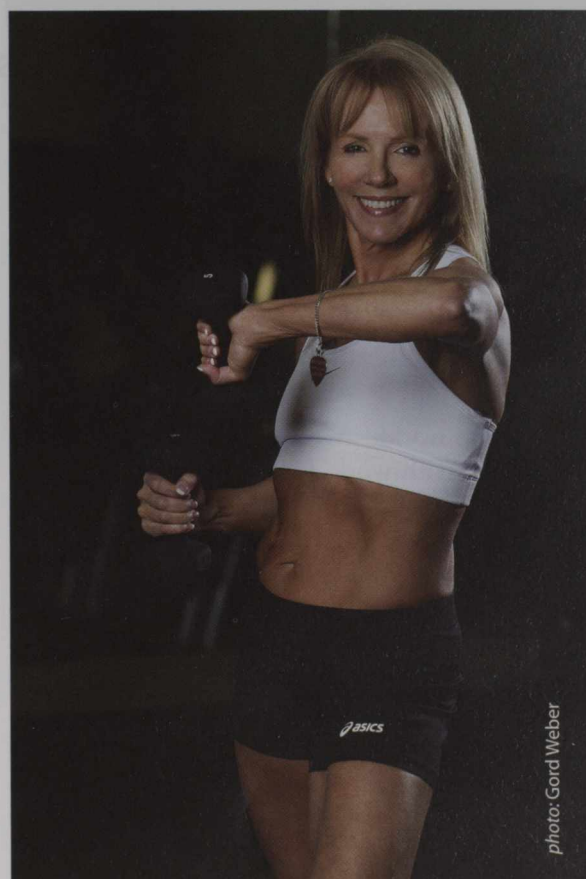
Though Geoff White, a political counsellor in Canada's High Commission to South Africa, has worked for DFAIT for 20 years, his previous job was to report on the department for newspaper readers. As a Calgary Herald reporter, White covered foreign affairs and defence during the Mulroney era. After five years on Parliament Hill, White was hungry for new challenges. In 1990, he accepted a job as a communications officer in the department. In 1999, he joined the trade policy branch, and in 2009, he arrived in Pretoria on his first foreign posting.

White has enjoyed his DFAIT career but has never lost his itch to write. "When the time comes to retire, I'd like to turn to some free and creative writing or perhaps pursue my interest in musical theatre—but time will tell."

For years, senior trade officer Sherry Nowlan has worked on her own time as a personal trainer, specializing in rehabilitation, military and emergency response readiness training and many other activities. Her interest in fitness goes back to the years of rehabilitation she required after a serious car accident in 1985, which left doctors saying she would never walk normally again, ending her aspirations to become an equestrian in the Olympics and a police officer. Carefully supervised exercise brought her back, she says. But Nowlan insists that fitness is not just for the injured, it's for everyone. "Change the way you move and you'll change the way you feel and are. Fitness is key to the quality of your experience and your life."

Nowlan says DFAIT employees, with their frequent long hours, could achieve exceptional benefits from being fit. "If you're putting in 50 or 60 hours a week, as I know I often do, you need the kind of stamina that fit people have."

Few employees, it's safe to say, have had as many jobs as Bernard Leury, an Ottawa native who has worked in food services, a call centre, and even driving



Senior trade officer Sherry Nowlan is an after-hours personal trainer.

school buses. But he spent 25 years of his career in information technology, where he made his way from programming and systems deployment up to project management, which occupied his last decade in the industry.

Leury was easing into semi-retirement when the department hired him last July and put him in a rotational pool for eventual placement at missions abroad. Meanwhile, he's been working as an administrative assistant in the Treaty Law Division.

"My wife and I will be pleased to go anywhere. This 'retirement' could be the most exciting period of our lives."

Passing the Baton

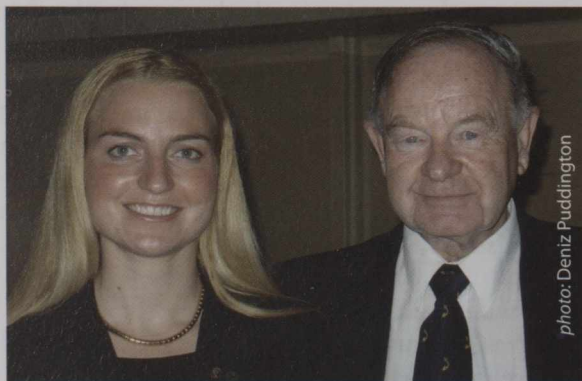
When it comes to their place in the professional life cycle, DFAIT employees show as much diversity as in anything else. *Our World* talked to a number of employees at both ends of the generational spectrum—some newly hired and looking ahead to an exciting career, and some seasoned veterans who offer fascinating insights on their many years of service with the department.

When Jim Puddington retired in mid-January, he was as enthusiastic as ever about the department he had worked in for nearly 47 years.

“I could hardly have found a place that would have offered me such satisfaction over so many years—colleagues, contacts and friends I encountered around the world, involvement in summits and encounters with world leaders I would otherwise never have had.”

Jim’s career took him to postings in India, Austria, Barbados and twice to Turkey. He also worked on the Indochina International Control Commission and on geographic and multilateral desks, including the United Nations, with 15 years focused on relations with Turkey.

No matter what he was doing, whether abroad or in Canada, Jim always focused on building a network of contacts with Canadians and foreign officials and within civil society. “Every diplomat should do this,” he says. “The better your extended family of contacts, the greater chance of reaching someone who can help in a crisis. If the person knows you, you have an entrée.”



Jade Puddington credits her father Jim for instilling in her a curiosity about global affairs.

As Jim leaves the department, his daughter Jade is nearing the end of her first year as a foreign service officer. She began work last March as a policy adviser in the International Crime and Terrorism Division. Two months ago, she moved to the Emergency Management Bureau dealing with crises.

For Jade, whose early years of following her father along from posting to posting instilled in her a curiosity about global affairs, DFAIT was the only game in town that could offer the kind of life she wanted.

“I was accustomed to living in and experiencing a wide range of countries and cultures, and I want that to continue. I developed the flexibility and adaptability I’ll need—and I’m just going to roll with it, like my dad did.”

Robert Vanderloo, who was Canada’s ambassador to Portugal from 1998 to 2002, spent more than three decades in the department as a trade commissioner, an ambition he mentioned during his initial interview back in 1974. “Seeing the world had been my childhood dream, and by joining DFAIT, I realized it.”

Since then, he has served in missions in South America, Europe and Asia, and helped organize the Team Canada visit of former prime minister Jean Chrétien and the provincial premiers to Southeast Asia. He has also served as a special adviser for the G-8 and G-20 summits since his formal retirement in 2007.

For Robert, the greatest change in the department that he’s noticed as a trade commissioner is the paring back of duties to what is strictly essential. “Superfluous things went by the wayside, and you can’t argue with the wisdom of that,” he says.

His daughter Caroline Vanderloo, who has been at DFAIT for a year, is working as a policy analyst in Circumpolar and Aboriginal Affairs. She envisions a life of travel much like her father enjoyed during his time in the department. “Because of my childhood experience, the idea of staying in one place for more than three years seems odd to me. I’m glad to have a job that will allow me to regularly encounter new environments and new people, and perhaps learn a few new languages along the way.”

Dave Edwards, a seasoned foreign service officer who is nearing his 30th anniversary at DFAIT, plans to retire this fall. “Somewhat to my surprise, I turned out to be a ‘lifer,’ and I have to say those 30 years, fine as they’ve been, have passed with terrifying speed,” he says. In his career, he’s been posted

to India, Zambia, Zimbabwe and Cameroon, in addition to secondments to CIDA and PCO.

Dave says the greatest change he's witnessed is in the composition of the department's workforce. "The staff is now much more gender-balanced and far more representative of Canada's diversity than when I joined back in 1981."

Change in general has accelerated throughout government, and new employees have to take that into account, he says. "I wouldn't try to plan a career for the long term, because you can't envision it now. Keep your eyes on the next two to five years—and that way, if you continue to be curious and flexible, you'll have a lot of fun here."

Caitlin Workman, who has been working for six months as a spokesperson for Trade Media Relations, looks forward to spending many years in the department. "The tone and climate here at DFAIT are really special, and I like the generous mentoring I've been getting from everyone."

The daughter of a television foreign correspondent, Caitlin acquired an early taste of living abroad. She left Canada with her family at the age of 8, and for the next 15 years lived first in Jerusalem and then in Paris. That cosmopolitan upbringing was part of what lured her to DFAIT.

She believes that communications work at the department is more exciting than ever. "Communications is moving into the forefront of what government does, and a new generation is clamouring for new media, including Twitter, Facebook and blogs. There's a brave new world in communications and it will be fun to be part of it."

France Desilets, who retired 11 months ago after a career that included 10 postings abroad, says there were two great sources of pleasure in her DFAIT career: the travel and the many friendships she developed with fellow employees.

Her advice to new employees is simple. "Having a satisfying career is all about relationships and learning. Get to know the people you work with, and try to learn from everybody, whether they're a janitor or a head of mission. Your whole career will become an experience of growth and you'll look back on your DFAIT years with pleasure."

Ten months ago, Amanda Klamman joined the department as a field operations officer on the Afghanistan Task Force. From the beginning, she was given some daunting responsibilities, including having to organize a series of 37 meetings in the capital region for the new deputy head of mission in Kabul—during her first week on the job. "I was completely new to this, but I found it thrilling to be entrusted with so much so soon."

She doesn't pretend to know the shape of the career she's facing, but believes the range of challenges will almost guarantee a satisfying work life.

"I've noticed from the beginning that everyone seems to be always looking ahead and imagining their future in the department. It's like you don't have a single career here, but a series of mini-careers, moving from place to place and facing different challenges each time."



Seasoned foreign service officer Dave Edwards is nearing his 30th anniversary at DFAIT.



Caitlin Workman is excited to be a part of the "brave new world in communications" at DFAIT.



Amanda Klamman, a new field operations officer on the Afghanistan Task Force, says it's been thrilling to be entrusted with so much so soon.

"For me, that's a formula for a good professional life."

Generations of employees have found that same good professional life at DFAIT, each arriving and absorbing the department's culture and commitment to excellence from the veterans—a passing of the baton to carry forward into the future.

Please visit Our World Online for a related story on a young girl's dreams of working for the department, "Diversity Through the Eyes of a Child."

Diversity in Action

By Campbell Morrison

Around the globe, trade commissioners are offering innovative ways to assist Canadian business. Whether it is by exporting Canadian breeding swine to China or by creating the Auto Task Force to help Canadian auto suppliers establish a footprint in Mexico, trade commissioners are on the front line of promoting the widely diversified products and services of Canadian industry.

The sun never sets on the Canadian Trade Commissioner Service (TCS). Every day, in markets around the globe, the TCS is promoting Canadian business and helping to make Canada a wealthier and more prosperous nation.

“The TCS is designed to be flexible and nimble so it can meet the needs of its clients, whatever they do and wherever they are,” says Chief Trade Commissioner Peter McGovern. “Its activities are as diverse as the clients it serves.”

Canadian exports of pork are well known, but less known are the country’s exports of breeding swine to the enormous and growing Chinese market. This year, 670 live purebred swine are heading to China, thanks in part to the foresight and perseverance of Wang Pei, a trade commissioner based in Beijing, who saw an opportunity for the Canadian industry back in 2008—and continued to pursue it even during the H1N1 flu scare, when China closed its doors to imports of live swine.

“Although I have not been directly involved in the swine-breeding business before, I was happy to contribute to a group effort with colleagues in Chongqing, Shanghai and Ganzu,” says Pei. “We introduced officials from the Canadian industry to officials from the China National Oils, Foodstuffs and Cereals Corporation, or COFCO, which has created what may be a long-term relationship.”

Similarly, Chongqing-based trade commissioner William Zhao capitalized on an opportunity to put a Canadian firm in the service of Chinese priorities.

With a large number of energy-inefficient companies, China began in 2010 to promote “energy performance contracting,” a model by which companies become more energy-efficient and reap financial and environmental benefits. Zhao contacted a number of Canadian firms that are well advanced in the field, eventually bringing Quebec-based Ecosystem into the Chinese marketplace. Zhao and Ecosystem identified Jiehua Chemical, a major supplier to the peroxide industry with assets of close to \$1 billion, as a potential partner. Ecosystem showed Jiehua how to become more efficient, and the company is now burning less coal and reducing its carbon footprint. Ecosystem, a first-time TCS client, is now looking for more partners in China.

“Anticipation is a big part of business success, and our presence in Chongqing allowed a Canadian company to get its foot in the door,” says Zhao.

In Mexico, Trade Commissioner David Valle applied an innovative approach to one of Canada’s most important industries—the automotive sector. In 2010, Valle spearheaded the creation of the Auto Task Force (ATF), an initiative aimed at strengthening the presence of Canada’s auto suppliers in Mexico’s growing auto industry. The voice of the Canadian industry in

Mexico, ATF now has 11 members, including Magna, WMG, Linamar, Laing, The Woodbridge Group, Martinrea and Platinum Tool.

“These Canadian companies are playing key roles in Mexico’s expanding auto sector,” said Valle. “Our role at the TCS was to bring all these players together, along with governments, and get them to help each other and learn from each other. Moreover, the ATF will serve as a source of advice and support for newcomers who are planning to establish a presence in Mexico. Prospects for Canadian firms are excellent here.”



Trade commissioner Detlef Engler (right) helps Canadian business succeed at the Internationale Zuliefererbörse trade fair in Wolfsburg, Germany.

The auto sector is also a focus of trade commissioners in Germany, where the Volkswagen Group, under the moniker “Mach 18,” has publicly stated its goal of surpassing Toyota as the world’s largest auto company by 2018. A key part of Mach 18’s plan is to increase its sales and market share in North America by expanding its assembly capacity and using local parts suppliers. Trade commissioners Cliff Singleton in Munich, and Detlef Engler and Bruno Wiest in Berlin, convinced Mach 18 to have Canada as a partner country at their in-house suppliers’ trade fair, Internationale Zuliefererbörse, in



Wolfsburg last October. The Canadian pavilion featured 23 of Canada's leading parts manufacturers, a host of automotive R&D organizations and several jurisdictions promoting themselves as investment locations.

"With the help of our industry and government partners, we were able to convince a blue-chip Canadian team to come to Wolfsburg and provide them with the venue and the tools they needed to shine," says Singleton. "By being a partner country, we were able to grab the limelight and get the Volkswagen executives to take notice of Canadian capabilities. Ever since, we've been very busy following up on leads, and we fully expect Canada to play an increasingly important role in Mach 18's future."

Meanwhile, at the Rockefeller Centre in New York, Miriam Leia Bekkouche, a trade commissioner in technology partnering, working closely with her colleagues, organized a one-day Venture North event that brought 18 Canadian companies to the law offices of Chadbourne & Parke in midtown Manhattan to deliver pitches to potential investors and strategic partners. Many of the companies—especially those dealing in Internet and digital media, cleantech and life sciences—were graduates of the "boot camps" of the Technology Growth Initiative, a unique DFAIT program that identifies up-and-coming Canadian firms and prepares them for going global.

"It's a real-life version of the CBC program *Dragons' Den*," says Bekkouche. "It's not every day that we get to help companies hone their pitches to some of the biggest venture capital firms in New York."

Just up the eastern seaboard, at the Canadian consulate in Boston, Jamie Huget is a trade commissioner with a twist. He is on a four-year assignment from Agriculture and Agri-Food Canada (AAFC), one of six federal departments and agencies under DFAIT's North American Platform Program that promotes advocacy and international business development in the United States and Mexico. His focus on investment from Boston is strategic in New England, where there are a number of agri-food businesses of interest to Canadian firms. The consulate benefits from his many years of experience on AAFC's international team.

"Of course, the reverse will apply upon my return to AAFC, in that I'll have first-hand knowledge of post operations and will be able to advise colleagues in my home department on how to engage posts abroad to make best use of the Trade Commissioner Service," says Huget.

On every continent, trade commissioners are inventing new ways to help Canadian companies succeed, says McGovern.

"The essential role of the Canadian Trade Commissioner Service has remained unchanged since the first trade mission set sail for Australia over a century ago. It is to help Canadian businesses succeed outside Canada. Implementing the role is always evolving, always changing. And that is where the creativity and resourcefulness of the trade commissioners is key. Matching the creativity of the trade commissioners with the drive of the Canadian entrepreneur leads to a stronger and more prosperous Canada."



David Valle at the Mexican Institute of Finance Executives Forum in Monterrey, Mexico

Diversity of Tasks

The jobs that we do within DFAIT are as diverse as the people doing them. In this article, *Our World* canvasses employees whose work is particularly unusual or creative.



Thomas Gillon (second from left) and his team from the Remote Sensing Section: Svitozar Ormelko, Estelle Chou and Bruce Mann

Fourteen times each day, Canada's RADARSAT-2 earth observation satellite completes its orbit, constantly taking radar images of the planet's surface. These images help determine the extent of the damage when an earthquake happens or assist foresters in determining the density of biomass in a forest. However, they could equally reveal where Canadian forces are at a given moment in Afghanistan or the location of ships in the pirate-ridden seas off the Horn of Africa. Government regulation of the release of these images is imperative.

That regulatory function is handled by a small but growing team within DFAIT's Non-Proliferation and Disarmament Division known as the Remote Sensing Space Systems Section. This section determines what images and data can be released to governments and non-governmental organizations (NGOs) around the world.

"Most uses of these images are completely benign," says Thomas Gillon, deputy director of the section. "That said, there are security implications

associated with the distribution of satellite imagery. Technically speaking, customers purchase a licence to use the images, that stipulates the parameters of their use. Our role is to work with the industry to ensure that commercial interests and security concerns are balanced."

Public availability of such imagery represents a notable break with the past. We are moving from an era in which only a handful of governments had access to high-resolution imagery to one in which every government—as well as businesses, NGOs and other non-state actors—will potentially have access. Where non-proliferation once referred to nuclear, chemical, biological and conventional weapons, in the 21st century it also includes high-resolution satellite imagery.

The Remote Sensing Section licenses satellite systems that are controlled from Canada or by Canadians operating outside the country. For example, the commercial licence for RADARSAT-2 belongs to MacDonald Dettwiler and Associates Geospatial Services Inc. of Richmond, B.C. However, the section also licenses more than 20 system participants who work with MacDonald Dettwiler and who are, for the most part, outside Canada—companies performing such activities as receiving, processing, storing and distributing data. The section has also licensed an experimental satellite owned by the University of Toronto and a satellite reception facility in the Northwest Territories.

"Travel is a great part of the job," says Gillon. "Our staff, in inspecting the licensees, go to remote regions in countries like Thailand, China, France and Norway—and they may have to take back roads or fly in small planes to get to some of these locations."

This licensing would achieve little if Canada alone were doing it, but other governments operate similar licensing agencies. Through the Remote Sensing Section, Canada regularly coordinates with other regulating states. As more states develop similar regulations, the section will take on an increasingly important role representing the Canadian position and helping to shape the international regulatory environment.

The detail of the RADARSAT-2 images is astonishing. As Gillon says, "Commercial satellites can see a bungalow or a Winnebago, but maybe not a cowboy hat." Given that the images are taken from a height of 800 kilometres, that definition is impressive.

The section's work is expected to grow steadily over the coming years. In 2014 and 2015, the RADARSAT Constellation Mission—a group of three satellites working in conjunction with each other—will begin orbiting the earth, and other satellite systems are currently under review for licensing.

The section cooperates regularly with the Canadian Space Agency, the Department of National Defence, Industry Canada and other departments.

K74

in a dip bag

On January 20, at the Canadian embassy in Paris, a travelling case containing a domed steel container was put in a diplomatic pouch and attached to a DFAIT diplomatic courier to begin a flight to Canada. Inside that domed container was an ingot, made of an alloy of platinum and iridium, which Canada uses as the national reference standard for the kilogram. Usually protected under two glass bell jars in a vault at the National Research Council (NRC), the unique cylinder—one of only 100 in the world and assigned the name K74—is sent to Paris every few years to be compared with the international prototype of the kilogram, “le Grand K,” at the *International Bureau of Weights and Measures*.

For René Wassill, Deputy Director of the Innovation, Science and Technology Division (BBT), helping with the transit of K74 is one of the highlights for his team. “It’s an interesting departure from the daily routine, especially when we know how important K74 is to our system of weights and measures and to our economy.” Though the platinum in K74 itself is worth only

The language of wine

Janet Dorozynski has been DFAIT’s expert on wine and spirits for over seven years. Though she regularly judges at wine competitions and is fascinated by the taste of wine, her work at DFAIT focuses on international market development of Canadian wines, spirits and beer. Dorozynski runs the Canadian Wine Initiative, which assists and advises Canadian missions on purchasing Canadian alcoholic beverages. At Headquarters, she manages the wine cellar and sees that only the most refined of Canadian wine is served at high-level official events. “Coming from the industry means that I understand the business and products and that I speak the language,” she says. “Together with the missions, our goal is to promote the Canadian industry internationally, one glass at a time.”



Canada's reference kilogram weight under two glass jars at the NRC.



Technical officer George Matthews and measurement scientist Claude Jacques of the NRC unpack K74.

\$65,000, its value in the measurement of industrial production and exports is in the billions of dollars.

After delivery to DFAIT, K74 was turned over to Claude Jacques of the NRC’s Institute for National Measurement Standards, where it will remain until its next journey in 2015.

“Canada is among a limited number of countries to possess a prototype of ‘Le Grand K,’” says Kevin Fitzgibbons, Director of BBT. “This national mass standard gives us an autonomous capacity to participate in the International System of Units, which underpins billions of dollars of Canada’s international trade in goods. It’s fitting that DFAIT has a role in K74’s safe transit as it makes its way to be verified for the benefit of all Canadians.”



Janet Dorozynski, DFAIT’s wine and spirits expert, samples a superb Canadian wine.



Enchanted by the Muses

By Anna McAlear

Every evening, all over the world, while many DFAIT employees head to the gym or to a restaurant, the department's many dancers, singers, actors and painters pursue their artistic passions.

What motivates these men and women to invest their time and energy in these creative pursuits? As artists, they just can't imagine doing things differently. They are compelled.

As her colleagues head home through a frosty Ottawa evening, Martine Charles, an analyst in the Information Management Improvement Program, makes her way to the Innovation School of Dance in Westboro. Charles' involvement with dance goes back a long way: at age 13, she learned the salsa from her Cuban father, later adding such styles as bachata and break dancing. She now spends her evenings teaching others how to dance. "Dance just makes me feel good," says Charles. "Sometimes I have positive feelings to express, and dance, for me, is the perfect outlet."

Jeneviève Clairmont finds the same expressive joy in her opera singing. This administrative clerk for the E-Communications, Communications Products and Services Division has been singing since childhood, but only recently discovered her penchant for opera. She auditioned for the Théâtre Lyrique de Hull—unaware that opera was their specialty—and was accepted. At her first practice, she discovered another side of her personality. Learning operatic style has been a challenge, but it has become a consuming joy: "Singing is everything—I couldn't imagine life without it."

Ginette Caza, a strategist with the Foreign Policy and Corporate Communications Division, has recently taken up abstract painting. "When I let my imagination and my painting soar, I become happy and calm, and my whole outlook on life improves," says the former fashion designer and radio broadcaster. Look at her acrylics and you will easily understand. They brim with colour, texture and light.

Michael Mancini, Editor-in-Chief of *CanadExport*, similarly enjoys the creativity of his acting career. Slated to play the lead role in Centrepointe Theatre's *Hamlet* this spring, Mancini describes acting as "a process that is creation at its rawest. On stage, I get a direct sense of the audience getting something, or perhaps not getting it." The possibility of disaster—of forgetting a line or losing focus—is always there, but he says that is precisely the source of the adrenaline and the intensity.



photo: Michel Pixel/DFAIT

Michael Mancini rehearsing his script



photo: Michel Pixel/DFAIT

Singing is a consuming joy for Jeneviève Clairmont.



Ginette brings her artistry to our world through her designs and abstract paintings. To get a closer look at Ginette's work, visit www.paintingsbycaza.com.

“ Sometimes I have positive feelings to express, and dance, for me, is the perfect outlet. ”

Like Mancini, actor Manon Dumas also thrills to the “do-or-die feeling of a live performance.” Currently on secondment to the Privy Council Office, Dumas says she loves the hours of rehearsal required to explore all of a character’s niches. When she recently performed in the *Mechanicsville Monologues* at the Carleton Tavern, it was the intensive rehearsals that allowed her to keep focus amid the distractions of a busy bar. Her performance won wide praise.

Through its Visual Arts Collection Program, annual Foreign Service Community Association arts and crafts sales and various photographic exhibits, DFAIT actively supports Canadian art and culture. Dumas says artists feel this support, and she has never felt an impulse to keep her acting career private.

“People here are avid appreciators of art and culture. Within the greater spirit of serving Canada’s international interests, there’s an openness that is quite in keeping with artistic thought.”

Please visit Our World Online for a related story on the department’s seasoned creative writers, “Our World of Writers.”



Martine Charles dancing at the Carnival of Cultures in Ottawa

Racing With the Dragon

A team of enthusiastic paddlers from Headquarters practises an ancient Chinese sport to have fun, bond with other employees and raise money for charity.

For three years, a good two dozen DFAIT employees have been finding that there's nothing better after a hard day of work than to suit up and spend an hour on the water training for the Ottawa Dragon Boat Race.

They call themselves Team BOB—Bureaucrats on Board—and they begin weekly practices at the Rideau Canoe Club in early June, leading up to the races late in the month at Mooney's Bay. These are serious practices, with the team paying for a professional coach who teaches paddling technique and best strategies for starting and finishing a race.

"Our coach last year was the best kind of drill sergeant," recalls Rupert Cao, a junior departmental advisor in the office of the Minister for International Trade. "He was very firm, very direct, but with a lot of humour, too."

By the qualifying races on June 19, the team was in fine fettle.

"We had to be," Cao says. "A race is two minutes of pure grunt force. Before the starter's pistol, your

heart is pounding. You push off with full strength, and then there's two minutes of screaming muscles, water flying in your face—and great fun."

Each team has 20 paddlers and a couple of spares, a drummer who keeps the paddlers in rhythm, and a steerperson who stands in the back of the 12.5 m boat "like a gondolier in Venice—not so physical, but attentive to keeping the boat straight," says Francois Paradis-Caron, a political and economic advocacy officer who did steering honours last June.

The Dragon Boat Festival is sponsored by the Ottawa Dragon Boat Foundation. The 15 dragon boats come from Great White North, a Toronto-based company that promotes races all over North America.

An ancient tradition in China, dragon boat races are becoming very popular in North America. Every major Canadian city has a festival, and there are more than two dozen in Ontario alone. Ottawa's is one of Canada's largest, attracting 190 teams, 5,000 paddlers and 60,000 spectators.

The team is doing better each year. In last June's race, they came within a hair's breadth of qualifying for the race finals. "We were so close," says team captain Marie-Pier Brunelle, a trade commissioner in North America Commercial Programs. "If we had been only seven one-hundredths of a second faster, we would have made it—so stay tuned for this year's race."

Besides the fun and the exercise, the team also has the satisfaction of knowing that their efforts support charities chosen by the foundation. Through pledges, chocolate bar sales and a bake sale, Team B.O.B. raised \$600 in 2010, according to pledge captain Véronique Houle.

Registration for this year's B.O.B. Team started at the beginning of March. If you would like to join, send an email to marie-pier.brunelle@international.gc.ca.



DFAIT's dragon boat team returns to the dock after their race.

Meet our Neighbours:

Canada Meets in the Byward Market

Once a remote colonial outpost, Ottawa's Byward Market has been transformed over the last two centuries into a vibrant, culturally diverse hub of shopping, dining and entertainment—and now serves as a favourite after-work haunt for many DFAIT-ers.

As one gazes over the four-block area of Ottawa's Byward Market today, it's hard to imagine a time when the district was nothing more than a 19th-century market building constructed of timber and surrounded by swampland. Yet it's just such an image that drives home how much the Market has evolved over the past 180 years—into a bustling centre of restaurants, pubs, nightclubs, boutiques, galleries and, most notably, Canada's oldest and largest outdoor farmers' market.

"It's the fresh smell that gets me every time," says Anne Pilon, an Ottawa artist who has lived in the Market area since 1995 and buys all her fruit and vegetables there, along with certain specialty foods like 100-percent pure maple syrup. "It gives me such a strong sense of season. You know—the smell of cut flowers in summer and harvest vegetables in the fall. It makes you feel alive to be out there with all the farm-fresh foods—and with the vendors, who are usually very eccentric and a lot of fun."

Enlivening the Market's many diverse offerings is its rich cultural diversity, strongly reflected in its 80-plus restaurants, which feature something for every palate: Indian, Thai, Greek, Italian, Cajun—the list goes on and on. One of the most exotic dinner experiences can be found at Navarra Restaurant, which specializes in modern Basque cuisine. Critically acclaimed chef René Rodriguez has created a varied menu infused with excitement and innovation. Guaranteed to expand your taste buds are dishes such as confit of crispy pig cheek, confit of octopus and salt roasted beet salad, to name just a few.

On the other side of the Market's culinary spectrum is the wholly Canadian BeaverTails, a now famous booth offering hand-stretched, freshly cooked pastries resembling—you guessed it—beaver tails. This taste sensation received international media attention in 2009 when U.S. president

Barack Obama visited the Byward Market specifically to buy a BeaverTail pastry. Co-owner Grant Hooker stresses that the Market's diversity extends to his customers as well.

"We meet different and fascinating people every day of the week. Locals and tourists of every age, background and profession come to our stand, share their stories and truly enrich our lives. It's like having a daily travel experience without ever having to leave the city."

Indeed, the opportunities for "global experience" in the Byward Market seem virtually endless: live international music, shops featuring custom-made furniture and jewellery from all over the world, original works of art and bars and nightclubs of every description.

"I've lived in the Market for almost 16 years and still feel like I've only scratched the surface of what's there," says Pilon. "It's like a big, ever-evolving treasure trove of exciting people and things to do. To me, it's Ottawa's heart and soul."



photos: Michel Pixel/DFAIT

Snapshots of the Byward Market

[New Delhi]

Engaging the Crouching Tiger

By Archana Mirajkar

Imagine a bustling city where cars jostle for space with antiquated cycle-rickshaws, where posh shopping malls coexist happily with street vendors and where smart modern buildings and medieval monuments make up an eclectic skyline. Welcome to Canada's high commission in New Delhi, the exciting capital of India and a mosaic of the subcontinent's cultures and languages.

Canada's largest diplomatic mission can be found in the world's largest democracy, India—a country of more than a billion people and an emerging global power. Located in the capital city of New Delhi, the high commission holds pride of place on the beautiful Shantipath, a street lined with diplomatic missions from all over the world.

Despite its tranquil setting, the high commission buzzes with activity as Canada continues to ramp up its engagement with India across a wide range of sectors, including trade, advocacy, political and economic relations, immigration and consular affairs. Operating within this dizzying pace are 60 Canada-based employees (CBS) and about 285 locally engaged staff (LES). This contingent of LES, the largest at any Canadian mission, forms a microcosm of culturally rich India and represents almost all states and languages in the country, adding greatly to the vibrancy of the mission.

Bilateral relations between Canada and India received a significant boost in 2009 with the visit of Prime Minister Stephen Harper to India and, in June 2010, the visit of Prime Minister Manmohan Singh to Canada. Several visits by ministers and high-level delegations from both countries have also helped to strengthen the relationship and take it to a new level.

Both prime ministers have committed to increase bilateral trade from the current \$4 billion to \$15 billion within five years. The comprehensive economic partnership agreement, that Canada and India began negotiating in November 2010 will help both countries achieve or even surpass this goal.

A number of other bilateral agreements—in education, science and technology, earth sciences and mining, and culture—are also paving the way for increased cooperation between the two countries.

As the world courts India, the high commission is using new and innovative tools to be heard above the fray and to reach India's increasingly technologically savvy population, particularly those decision and opinion makers, emerging leaders, business partners and youth who will be key in advancing the relationship. The high commission has become one of the first Canadian missions to use Facebook, Twitter and YouTube to post mission events and messages, including the high commissioner's speeches. The mission's new electronic newsletter, *Connect: Canada in India*, goes to thousands of readers across India.

High Commissioner Stewart Beck is an advocate of these new media. He tweets effortlessly whenever he can spare a few moments from his busy schedule. He also reaches out to staff through a series of video blogs posted on the mission's intranet.

The high commission is looking at ways to use video conferencing to improve communication with Ottawa and Canada's seven other consulates and trade offices in India. It is also considering putting briefing books on e-readers, such as the BlackBerry Torch, for key members of visiting high-level delegations.

It's an exciting time to work at the high commission. The staff in Delhi is not only culturally rich, it is extremely diverse in terms of age and expertise. Employees range in age from 24 to 64 and include doctors, engineers, law graduates, information technology experts and financial advisers, to name just a few—all vital in carrying forward Canada's multi-sectoral engagement with India.

Geeta Kwatra, Social Secretary to the High Commissioner, is one veteran employee who has seen many changes at the high commission since she joined in 1971. "It has been a very pleasant experience working for the high commission," she says. "All through these years, I have worked with so many people and the mission has got more and more busy with ever-increasing activity."

Sumit Jain, the latest member to join the e-communications team at the mission, is quite excited to help the mission connect with the cyber-citizens of India. "It's stimulating to know that the high commission is making a strong foray into the online world to better connect with the evolving face of India. I am looking forward to being part of the process of increasing the mission's presence in social media outlets and on the Internet."



photo: Simon Cridland/DFAIT

Canadian team (red jerseys) playing the Indian team at a tournament in Ladakh in January

When the High Commission of Canada to India started operations in New Delhi back in 1953, the official residence also served as the chancery. The trade, development, consular and public affairs programs were located in different parts of the city. The current building was designed by Poon, Gardner, Garrett, a Vancouver-based company, and was inaugurated in 1972. As Canada's engagement with India grew and diversified during the 1990s, more staff was hired and the building was expanded. The 12-acre high commission compound also houses staff quarters for roughly 30 CBS and the popular Club Canada, which offers meals and catering to staff and families and provides a venue for receptions.



photo: Sanjeev Narula

Canada's Minister for Citizenship, Immigration and Multiculturalism, Jason Kenney, interacting with mission staff during his visit in September 2010

From the leafy diplomatic setting on Shantipath to the outer reaches of cyberspace, Canada's team at the High Commission in New Delhi will continue to showcase Canada as a natural partner for South Asia's "crouching tiger." As the high commission makes the most of new technologies to highlight Canada's strengths in India, personal contacts will remain essential in moving the bilateral relationship ahead. The New Delhi mission is fortunate to have a large, diverse and committed staff to help make this happen.



photo: Hazel Shiromani

High Commissioner Stewart Beck displaying a brochure produced by the advocacy program at the high commission in New Delhi during a reception for delegates who participated in the Pravasi Bharatiya Diwas in January 2011. Several Canadians of Indian origin attended the event.

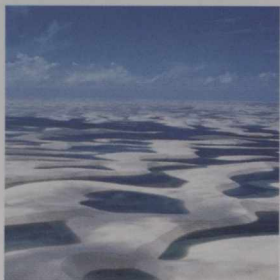
[Brazil] Top Five Places

Brazil is not only Latin America's largest country, it is also by far its most diverse. For some, it brings to mind the legendary Amazon forest, amazing beaches and Carnival. For others, it's the friendly people, the great cities and a rich mixture of cultures and races. In the end, everyone agrees: Brazil is a travel adventure like no other.



BELÉM

In this city on the banks of the Amazon estuary in northern Brazil, people usually ask, "Are you going out before or after today's rainfall?" For those who don't know Belém, capital of the state of Pará, the joke might seem odd, but it is quite appropriate. Due to the region's hot, humid climate, it rains practically every day at around 3 p.m.—almost on schedule. The greatest attraction in Belém is the Ver-o-Peso (Check-the-Weight) Market. The name comes from colonial days when merchandise had its weight checked at the neighbouring port. Today, the market is a place where virtually anything can be found. Visitors can also enjoy the revitalized old port waterfront, a lovely area with many restaurants and shops.



LENÇÓIS MARANHENSES

One of Brazil's most beautiful spots, Lençóis Maranhenses is a sea of sand dunes that occupies 70 km of coastline in the state of Maranhão and advances 50 km inland. This formation is composed of small lakes with blue-green water that fill during the rainy season and contrast with the white sand of the dunes, which can reach 40 m in height. The 155,000 ha of Lençóis Maranhenses National Park preserve this very special ecosystem.



RIO DE JANEIRO

Known as the "Marvelous City," Rio de Janeiro offers attractions that have given it international fame. Who among us has never heard of Carnival, the most amazing and popular party in the world? Or Sugarloaf Mountain and the beautiful beaches that have inspired musicians from all over the world? There is always something to do in Rio: sporting events for all tastes, cultural centres, countless museums, churches, famous confectioners, old streetcars and beaches—many beaches. Rio is also one of Brazil's greatest business centres, regularly selected to host important national and international conferences, congresses and meetings. In 2016, Rio will be the first South American city to host the Olympic Games, and this year it will host the 5th Military World Games.



BONITO AND THE PANTANAL

This humble city's crystalline rivers, plentiful fish, caverns and waterfalls attract tourists from the world over. Popular activities include diving in caverns, observing underwater fauna and walking along forest trails. The Pantanal area, an ecological paradise very close to Bonito, features the largest flooded lowland and the third-largest environmental reserve in the world.



ILHA DO MEL

Ilha do Mel (Honey Island) is 95 km from Curitiba, in the state of Paraná, and getting there can be part of the adventure. Leaving from Curitiba, the Serra Verde Express travels through the largest preserved area of Brazil's Atlantic forest and will take you partway to Ilha do Mel. The island features beautiful, peaceful beaches and trails, an old fortress, a lighthouse and great nightlife. It is also a popular surfing destination and is renowned as an important ecological preserve.

photos: Ministry of Tourism, Brazil